



N° 25
AVRIL
MAI
JUN
1961

Nouvelles du MEXIQUE

NOUVELLES DU MEXIQUE

Revue trimestrielle fondée en 1955 par Jaime Torres Bodet



N° 25

- avril - mai - juin -

1961

Sommaire

Première de couverture : L'École Normale d'Instituteurs de Mexico.

- Architecture du Mexique Vladimir Kaspé
- Pyramides : pyramide égyptienne et pyramide mexicaine Paul Westheim
- Le Centre National de Médecine de la Sécurité Sociale.
- La Ville de Morelia..... Salvador Pineda
- Le poète Carlos Pellicer Juan José Arreola
- " Schémas pour une ode tropicale " et " Discours par les fleurs " . Carlos Pellicer
- Le Mexique et la Liberté de la Presse (Conférence de presse)... Président López Mateos
- Manifestations Mexicaines en France.

Dos de Couverture : " Chaparreras ", cuissards de peau, rehaussés de broderies fines.

AMBASSADE DU MEXIQUE EN FRANCE
SERVICES CULTURELS
9, RUE DE LONGCHAMP
PARIS (XVI^e)



Eglise paroissiale — Grands Lotissements « Lomas de Cuernavaca », Cuernavaca (Etat de Morelos)
Architectes: Guillermo Rossell et Manuel Larrosa
(Photo Armando Salas Portugal)

ARCHITECTURE DU MEXIQUE

par Vladimir KASPE ⁽¹⁾
Architecte D.P.L.G.,
Professeur de Théorie de l'Architecture
à l'Université Nationale
et à l'Université Ibéro-américaine de Mexico

Cette brève étude est faite de quelques réflexions sur l'architecture du Mexique, d'un architecte formé en France, mais qui, depuis dix-huit ans, vit et fait ses réalisations au Mexique. Il s'agit donc du résultat d'un long dialogue intérieur, dont le point de départ est une formation européenne et qui a été poursuivi à travers une activité mexicaine.

Pour faire connaître les lignes essentielles du développement de cette architecture à travers le temps, il me semble indispensable d'en jeter les bases. Selon mes observations, il y a trois facteurs qui permettent d'expliquer ce développement. Ce sont : *la nature, le passé, le présent.*

La Nature — La nature du Mexique, quelle qu'en soit la région, influe fortement sur l'architecte et l'inspire par ses traits permanents que j'essaierai de définir par ce qui suit :

Générosité des espaces. Elle appelle une générosité des conceptions et oblige à compter sur des volumes simples et des grandes lignes ininterrompues. Le détail et la nuance ne peuvent venir qu'en lieu subordonné.

Luminosité et transparence de l'air, soleil presque constant. L'architecte peut et doit compter avec la lumière, et quelle lumière ! Il doit compter avec le ciel, souvent d'un bleu intense, avec les profondeurs de l'ombre, avec l'éclat de la surface éclairée avec franchise. Il sait que son architecture pourra être vue à travers de grands espaces. Il sait aussi que les grands espaces « mangent » les volumes et les



Vladimir Kaspe

(1) Texte d'une conférence donnée à Paris, le 23 Novembre 1960, sous les auspices de l'Union Internationale des Architectes



La cathédrale de Mexico

(Photo A. G. Formenti)

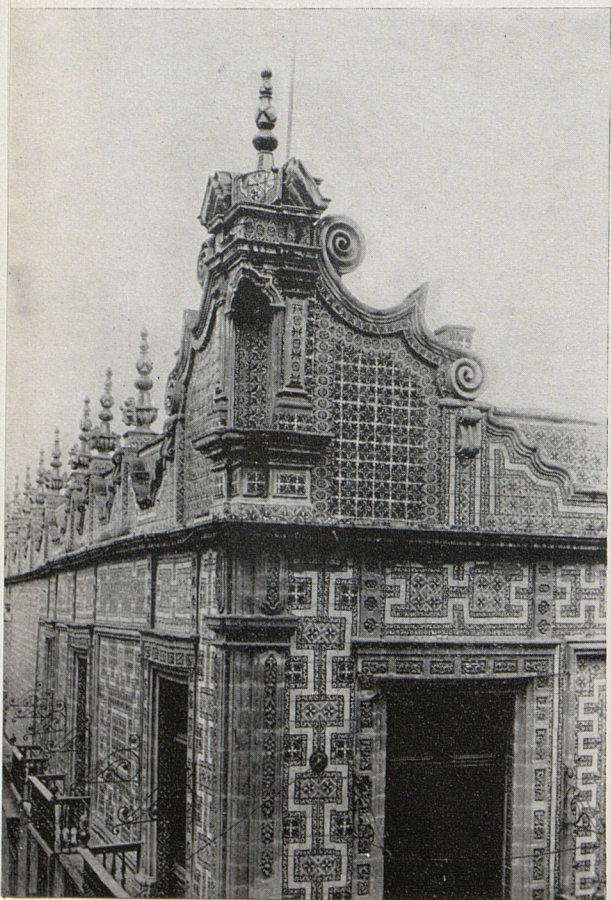
lignes, et qu'il devra lutter contre l'immensité avec des moyens, somme toute, limités.

Clémence du climat. Sans doute, ce climat présente ses problèmes. Suivant les régions et les altitudes, des solutions diverses sont recherchées et s'imposent. Cela n'empêche que ce climat permet une gamme très variée de solutions et que les restrictions sont, en réalité, assez réduites. L'architecte mexicain est suffisamment libre de ce côté pour pouvoir se donner à des recherches formelles extrêmement diver-

sifiées. La grande variété des formes employées par lui à travers les temps, en est le témoin.

Profusion et variété de verdure. Arbres, fleurs, gazon et plantes grimpantes qui conservent leur fraîcheur toute l'année durant, c'est de la monnaie courante pour l'architecte mexicain. Il peut compter sur leur croissance rapide et l'on peut dire que la verdure fait réellement partie intégrante de son architecture. En même temps, ces plantes influent fortement sur le choix des matériaux, leur finissage et leur couleur, puisque leur présence vivante compte infiniment et représente une concurrence que l'on ne peut négliger.

Mais tout n'est pas rose dans la nature au Mexique. Il y a les tremblements de terre. Ils obligent à prendre des précautions toutes spéciales, affectent les calculs de résistance et, comme conséquence, donnent naissance à des volumes et à des formes d'un aspect parfois particulier. Ce problème a été résolu sans difficulté dans le passé plus ou moins lointain, grâce à une construction massive. L'architecture contemporaine, avec son ambition d'atteindre un maximum de légèreté, s'accommode mal de cet ennemi souterrain toujours latent. Le grand tremblement de terre de 1957 (qui a été d'une force inusitée) a fait beaucoup réfléchir les ingénieurs mexicains sur les problèmes techniques, et les architectes sur les problèmes esthétiques en lutte contre les forces destructrices. Il n'est pas exclu, d'ailleurs, qu'une



Ancienne demeure des comtes del Valle de Orizaba dite des « azulejos », à Mexico

(Photo Direction des Monuments Coloniaux)

conception esthétique nouvelle naît dans l'architecture mexicaine dans un avenir plus ou moins proche.

Comme complément à ces difficultés, il faut signaler que, dans le champ d'expériences architecturales le plus important du Mexique — la ville de Mexico — il existe un terrain mouvant, fait d'une couche compressible, relativement mince et variable. Cela s'ajoute encore aux difficultés que représente la protection des édifices contre les tremblements de terre.

Le Passé — Si l'on considère comme passé du Mexique son histoire depuis les origines jusqu'au début de ce siècle, on peut dire qu'il s'agit d'un passé complexe et tumultueux.

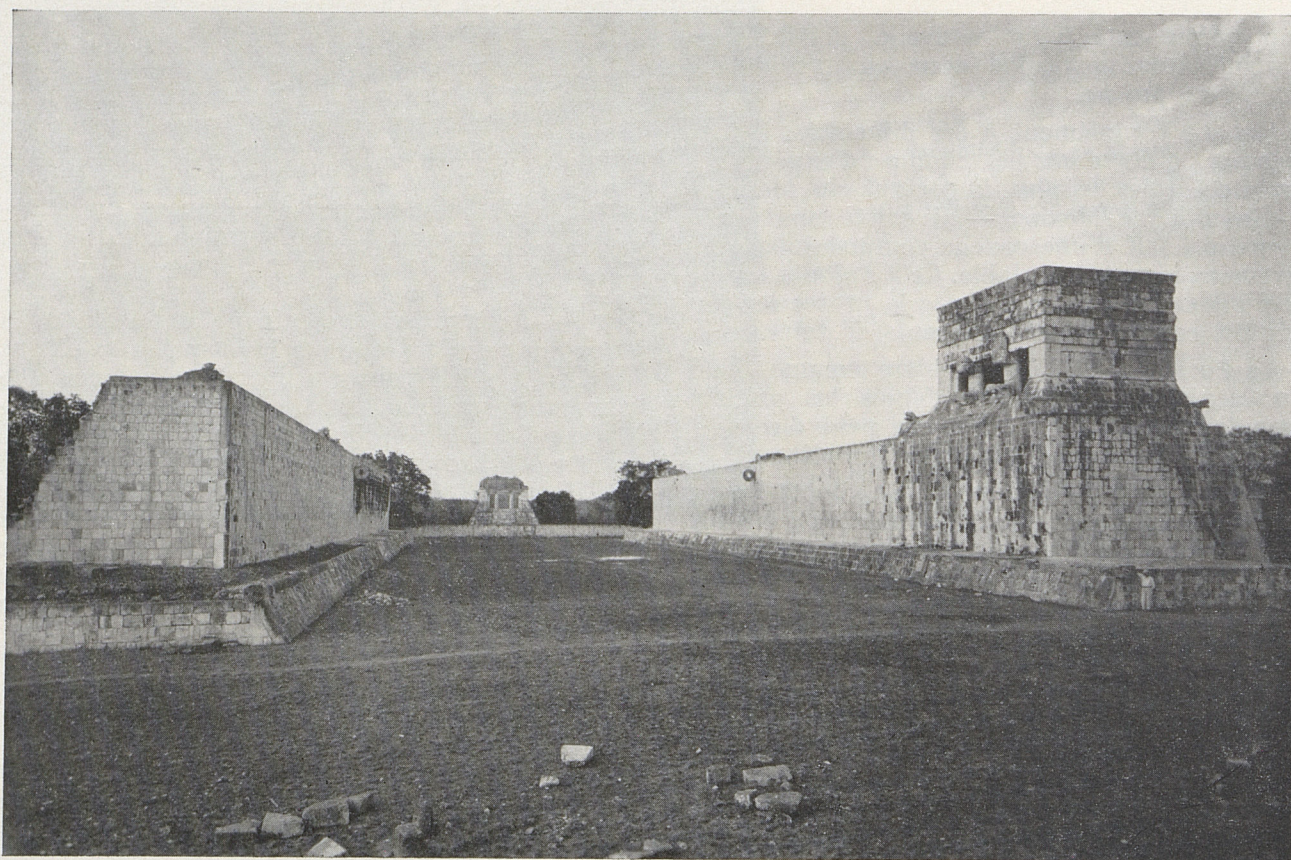
Son passé précolombien — étudié et connu chaque jour davantage — dénote une culture très développée déjà, mais totalement éloignée de l'évolution du monde occidental. Cet éloignement a permis au Mexique d'alors — pour ce qui est du moins de l'art et de l'architec-

ture — de créer des procédés et des formes d'une incontestable originalité, qui ont eu une influence appréciable sur les créateurs des formes contemporaines du Mexique. Les caractères essentiels de cet art et de cette architecture sont : une grande force, des contrastes volontaires, une absence de nuances, de l'ingéniosité et une parfaite adaptation à la lumière et au climat.

La découverte du continent américain et la conquête du Mexique par Hernan Cortès (début du XVI^e siècle) ont eu pour conséquence une brusque importation de la civilisation européenne, de ses principes, de sa manière de vivre et de ses arts. Toutefois, cette importation s'est faite par l'intermédiaire de l'Espagne — pays à beaucoup d'égards à l'écart des grands courants « progressistes » d'alors, chose qu'il convient de ne pas oublier pour comprendre le caractère du développement qu'a pris le pays.

Un immeuble sur le Paseo de la Reforma, à Mexico (architecte : Jaime Ortz Monasterio)





Jeu de paume - XI^e siècle - de Chichén Itza (Etat de Yucatan)

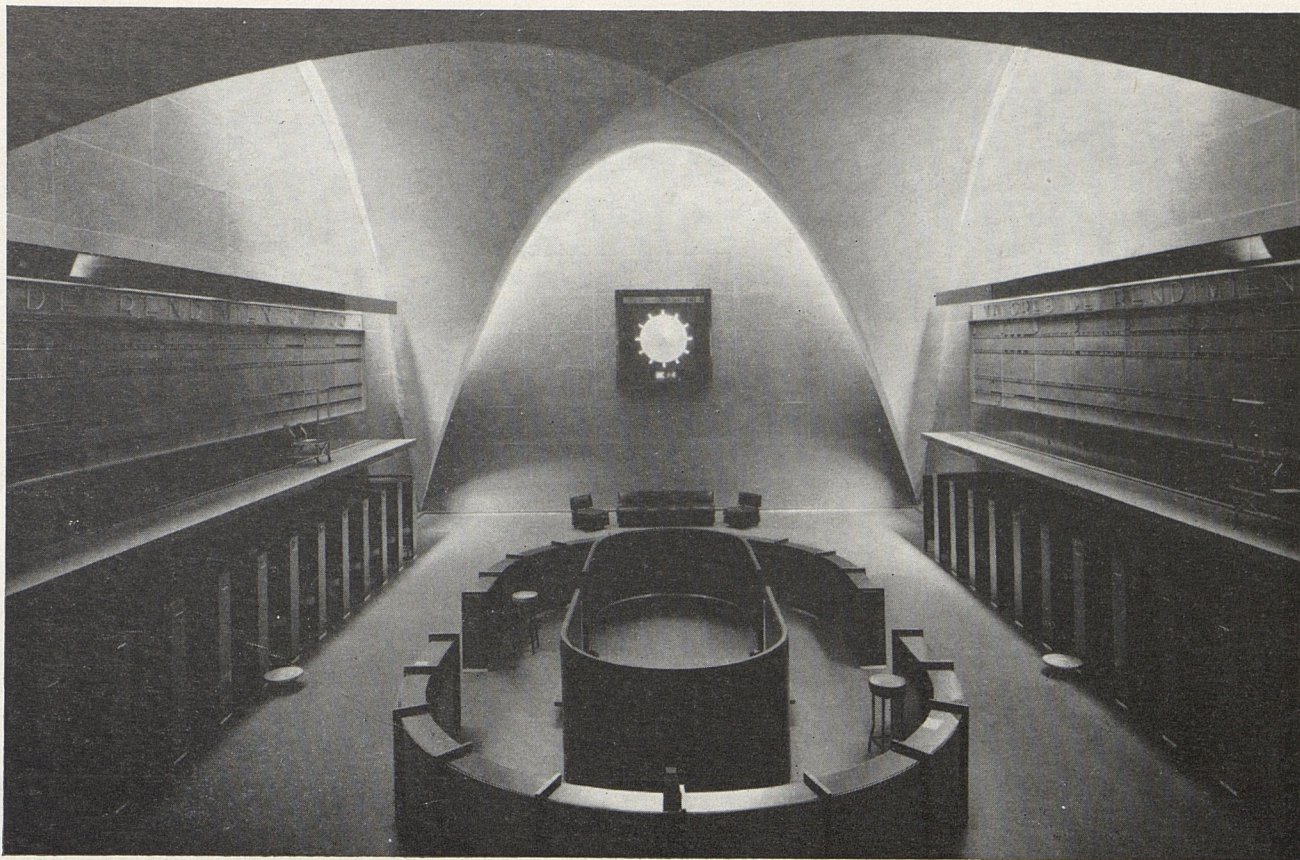
(Photo Institut National d'Anthropologie)

La conquête du Mexique et la longue tutelle de l'Espagne ont eu comme conséquence importante une très forte emprise de l'Église. Cependant, ni ses dogmes ni ses rites ne sont arrivés à éliminer la pensée et certains rites religieux du mexicain, héritage de l'époque précortésienne. C'est donc sans perdre, en grande partie, sa personnalité que le Mexique fait son entrée sur la scène du monde moderne. Les nombreux vestiges que ce passé nous a légués témoignent de cette personnalité qui a su se sauvegarder à travers l'influence espagnole.

En effet, si l'on compare la « nouvelle » architecture mexicaine, soi-disant imposée par l'Espagne, avec celle qui était propre au Mexique d'avant la conquête, que voit-on ? Certes, l'architecture se fait plus aimable, plus humaine et s'adapte aux nouveaux programmes. Les éléments dont elle se sert sont, pour la plupart, ceux que l'Europe en général et l'Espagne en particulier ont forgés sous l'impulsion de la Renaissance. Les anciennes formes et disposi-

tions sont abandonnées. Et pourtant les effets simples, élémentaires en quelque sorte, persistent. Il suffit, pour s'en convaincre, de voir l'harmonie qui existe à Mitla, par exemple, entre les restes du temple précolombien et l'église qui fut érigée tout à côté, au temps de la colonisation. Il semble clair, ici, que l'harmonie ne dépend pas de l'unification des éléments, ni des procédés de construction, mais bien d'une unité intérieure qui, ici, ne doit jamais avoir tari.

Le baroque mexicain présente ce phénomène curieux que, alors qu'en Europe ses formes sont l'expression d'un raffinement extrême et de l'approche d'une fin, au Mexique, ces mêmes formes sont l'expression sincère et spontanée d'un sentiment religieux, récent et frais. Ce n'est toutefois pas la perfection qu'il convient de chercher dans les volumes, formes, proportions, moulures, détails, sculptures qui composent cette architecture. C'est bien plutôt l'expression de cette « *volonté de forme* », chère à Worringer, que



La Bourse des Valeurs de Mexico — Architecte : Enrique de la Mora y Palomar
(Photo Luis Limon Aragon)

nous trouvons ici. Et l'on peut dire que cette volonté de forme est, à son tour, le produit de la volonté de vivre, et de vivre à sa manière.

Après une longue période de colonisation par l'Espagne, le mouvement libérateur rend le Mexique indépendant au début du XIX^e siècle. L'Espagne — de par sa langue qui continue à être parlée par la plupart des Mexicains, et de par sa culture — n'a pas cessé de jouer un rôle important. Mais, d'autres pays viennent lui disputer cette influence. La France, malgré la malheureuse intervention de Napoléon III, exerce un attrait nullement négligeable. Et c'est ainsi que nous arrivons au début du XX^e siècle, à la fin du régime conservateur à outrance du général Porfirio Diaz et à la Révolution de 1910, qui met fin à la première période de l'indépendance mexicaine, période qui coïncide, pour ce qui est de l'architecture, avec le règne des « styles » hétérogènes, parmi lesquels dominant ceux inspirés par l'Espagne et par la France.

En résumé, le passé de l'architecture mexicaine est fait d'une superposition d'époques et d'influences très variées. Cependant, ces influences ont été toujours reçues par un pays qui possède une forte personnalité et qui sait transformer et faire une interprétation originale des idées, normes et techniques qui lui viennent d'ailleurs.

Le Présent — Remis sur pieds après le choc de la Révolution, qui l'a fortement secoué, le Mexique est désormais appelé à s'orienter et à choisir ses tendances avec plus d'indépendance qu'auparavant. Et il le fait.

Toutefois, l'Espagne continue à être un arrière-fond que l'on ne peut ignorer. Les États-Unis, pays voisin, déversent leurs idées, leurs techniques, leurs procédés, leurs produits. En dehors de l'Espagne, l'Europe est redevenue — surtout depuis la fin de la seconde guerre mondiale — d'une grande activité. Par ses insti-

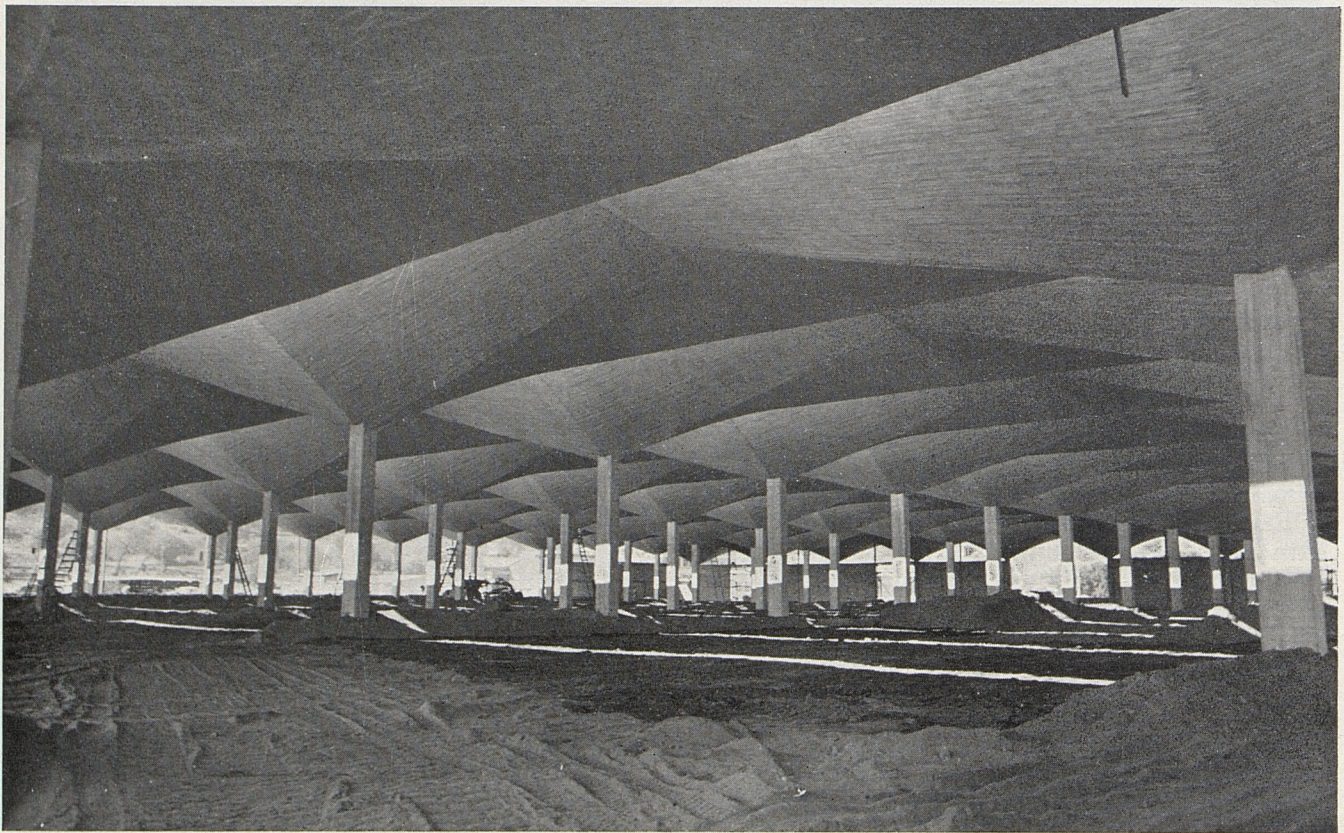
tuts culturels, dont l'action est très efficace, plusieurs pays européens se disputent ce « marché spirituel ». En tête viennent la France, puis l'Angleterre, l'Italie.

Composant avec ses influences, acceptant certaines idées, en repoussant d'autres, et puisant dans sa propre culture — qui devient de plus en plus appréciable et qui lui est incontestablement propre — le Mexique creuse avec force sa place dans le monde moderne. A beaucoup d'égards, il se considère à la croisée des chemins et des grands courants, et son ambition est de contribuer à l'équilibre du monde.

Pour l'architecture, les conséquences de cette position sont multiples. Les architectes mexicains sont, avant tout, résolument tournés vers l'avenir. Le passé, qu'ils connaissent bien et dont ils sont fiers, possède pour eux surtout une valeur de stimulation. Rarement ils ont à

« composer » avec les restes d'un passé voisin (chose commune, on le sait, en France ou en Italie), mais ils s'inspirent plutôt de son essence en toute indépendance des formes de ce passé.

Donc, pas de servitude pour ce qui est des formes et des solutions, et c'est principalement avec les exigences du sol, du climat et de la lumière qu'ils sont appelés à compter. Les solutions les plus avancées et audacieuses, s'il le faut, leur sont constamment demandées. Qu'il s'agisse, comme client de l'État, des grands organismes financiers, des compagnies industrielles ou autres, ou, enfin, d'individus isolés, les architectes mexicains recherchent, par leurs solutions, à remplir une tâche sociale. Dans un pays où la population augmente à une allure ahurissante et où la structure sociale est en pleine organisation, les architectes veulent tout naturellement dire leur mot. Leurs efforts sont, d'ailleurs, pleinement reconnus, et il n'est pas



Marché couvert à Mexico (superficie : 10.000 mètres carrés) recouvert de voiles minces de 10 m. × 20 m. formées par 4 paraboloïdes de 4 cm. d'épaisseur et disposées en « dents de scie ».

Architecte : Félix Candela, Prix International d'Architecture Auguste Perret - 1961



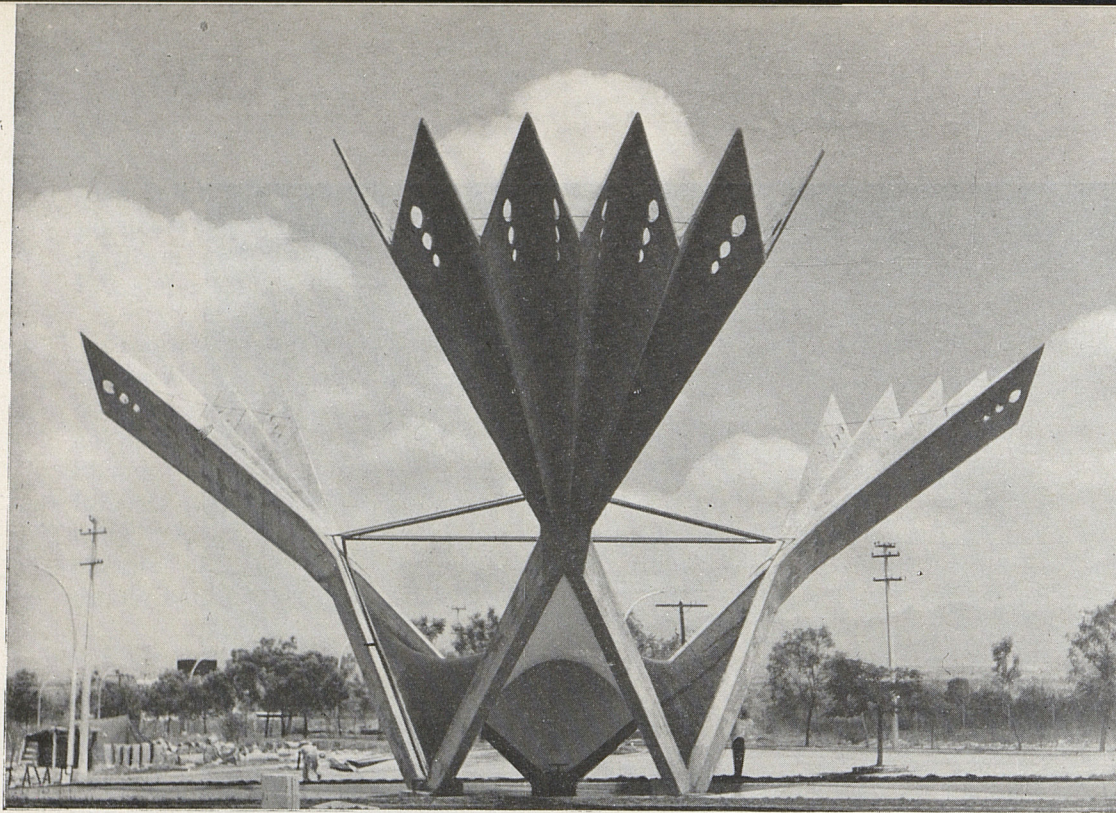
Bureaux centraux *Super Mercados, S.A.*, à Mexico
Architecte : Vladimir Kaspé
(Photo : Alex)

à négliger que récemment M. Adolfo Lopez Mateos, Président actuel du Mexique, ait proclamé que les architectes mexicains étaient parmi ses collaborateurs les plus précieux. Cet éloge ne fait, évidemment, qu'engager encore plus leur responsabilité.

Le résultat de tout ce qui précède, c'est que les architectes mexicains ont commencé par repousser les influences par trop étroites du début de ce siècle. Ils ont débuté, il y a une trentaine d'années, par un mouvement fonctionnaliste, purificateur en quelque sorte. Ils ont passé ensuite — lors de la construction de la Cité Universitaire — par une vague de nationalisme qui cherchait à se rattacher au passé précolombien. Ils ont abouti finalement, aujourd'hui, à un éclectisme et à une liberté d'expression, dans lesquels on peut discerner comme caractéristiques dominantes : purisme inspiré par les idées de Mies Van der Rohe; formalisme constructiviste dont le maître est Félix Candela; quelques restes d'un tradi-

tionalisme qui continue à puiser dans les formes d'avant la Conquête; influences plus ou moins éparses de Le Corbusier, de Gropius et du néo-baroque; intégration de tous les arts plastiques dans la conception architecturale.

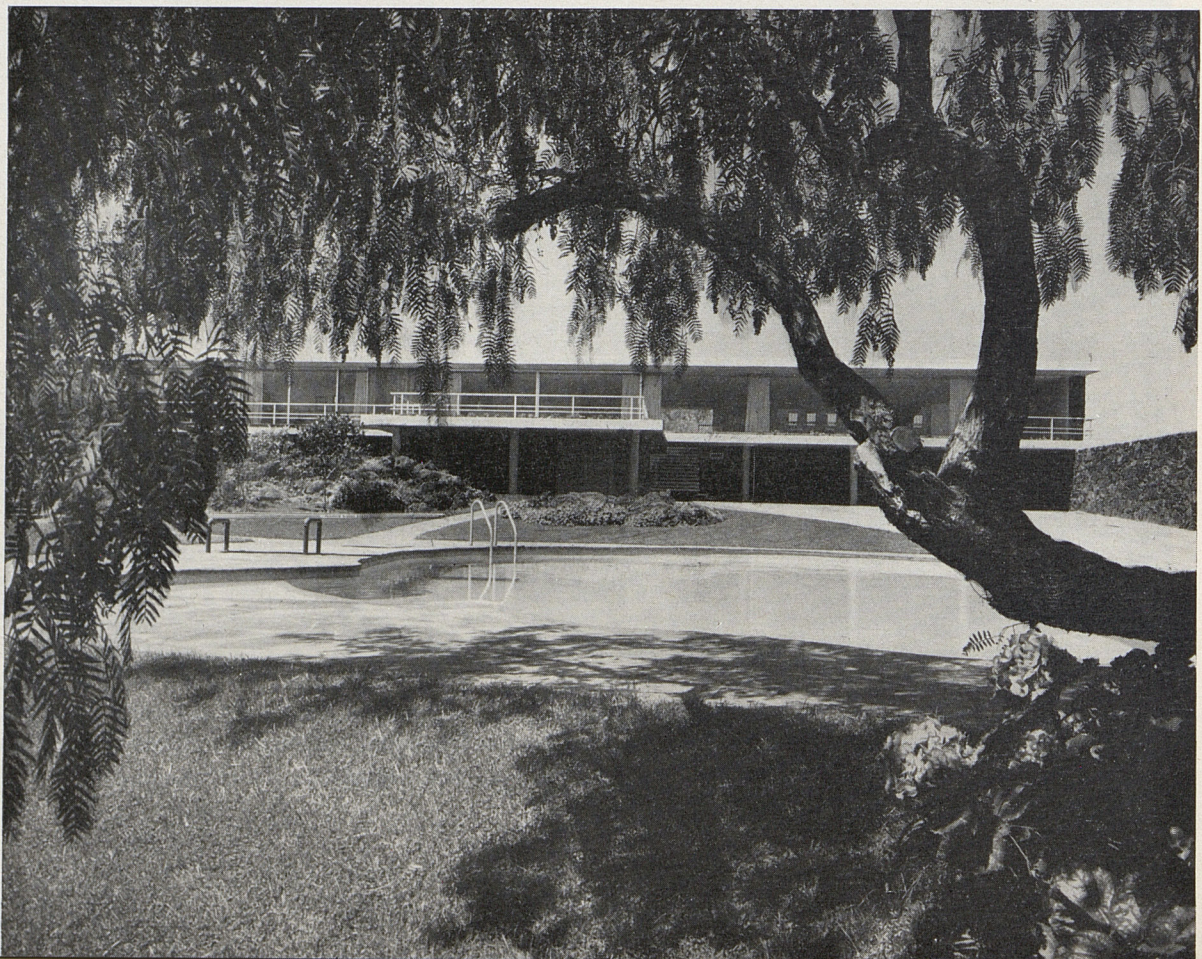
A travers ces divers mouvements, qui sont parfois en concurrence, mais jamais en véritable lutte entre eux, et qui finissent tous par acquérir un caractère propre au pays, on peut discerner une constante. C'est un grand désir et un véritable besoin de *netteté* dans les solutions, de *simplicité* dans les formes. En effet, rien ne paraît assez net aux architectes du Mexique, ni assez franc, ni aucune forme assez simple dans ce pays aux idées larges, sous ce soleil généreux et dans cette lumière transparente. Ces tendances sont prometteuses d'œuvres nouvelles qui, certainement, continueront de faire honneur à une architecture vieille de quatre mille ans et dont on peut apprécier quelques exemples dans les illustrations de cet article.



« Plaza de los Abanicos » (la place des éventails) dans un quartier résidentiel des « Lomas de Cuernavaca », à Cuernavaca (Etat de Mexico).

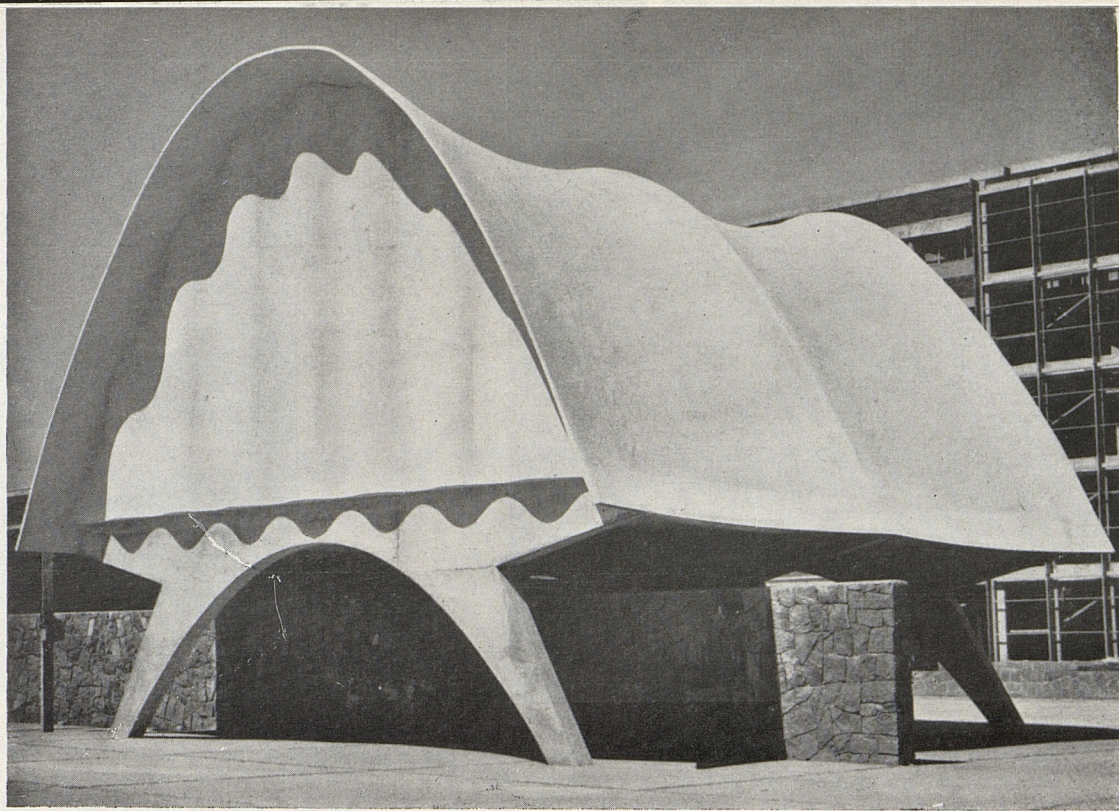
Architectes : Guillermo Rosell et Manuel La Rosa.

Hôtel particulier sur le Paseo del Pedregal de Mexico - Architecte : Francisco Artigas
(Photo Luna)



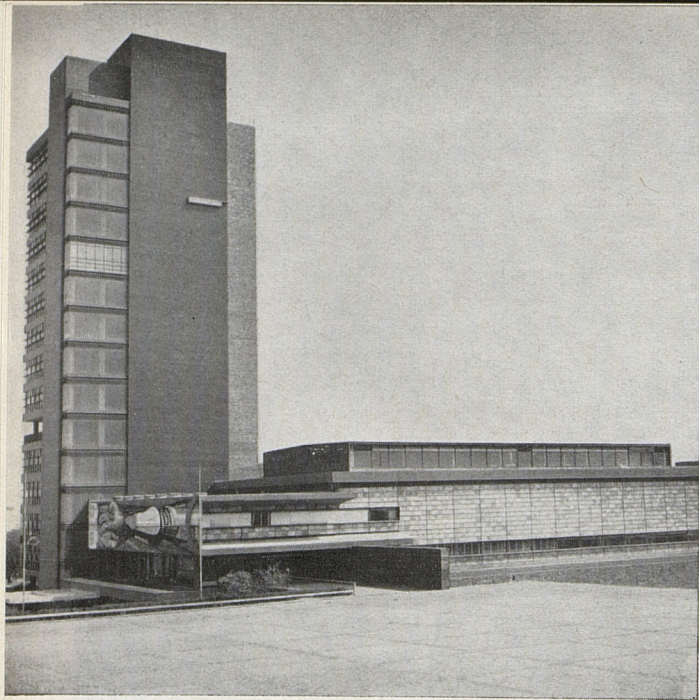
Pavillon de la recherche des rayons cosmiques, à la Cité Universitaire de Mexico.

Architectes : Jorge Gonzalez Reyna et Félix Candela.



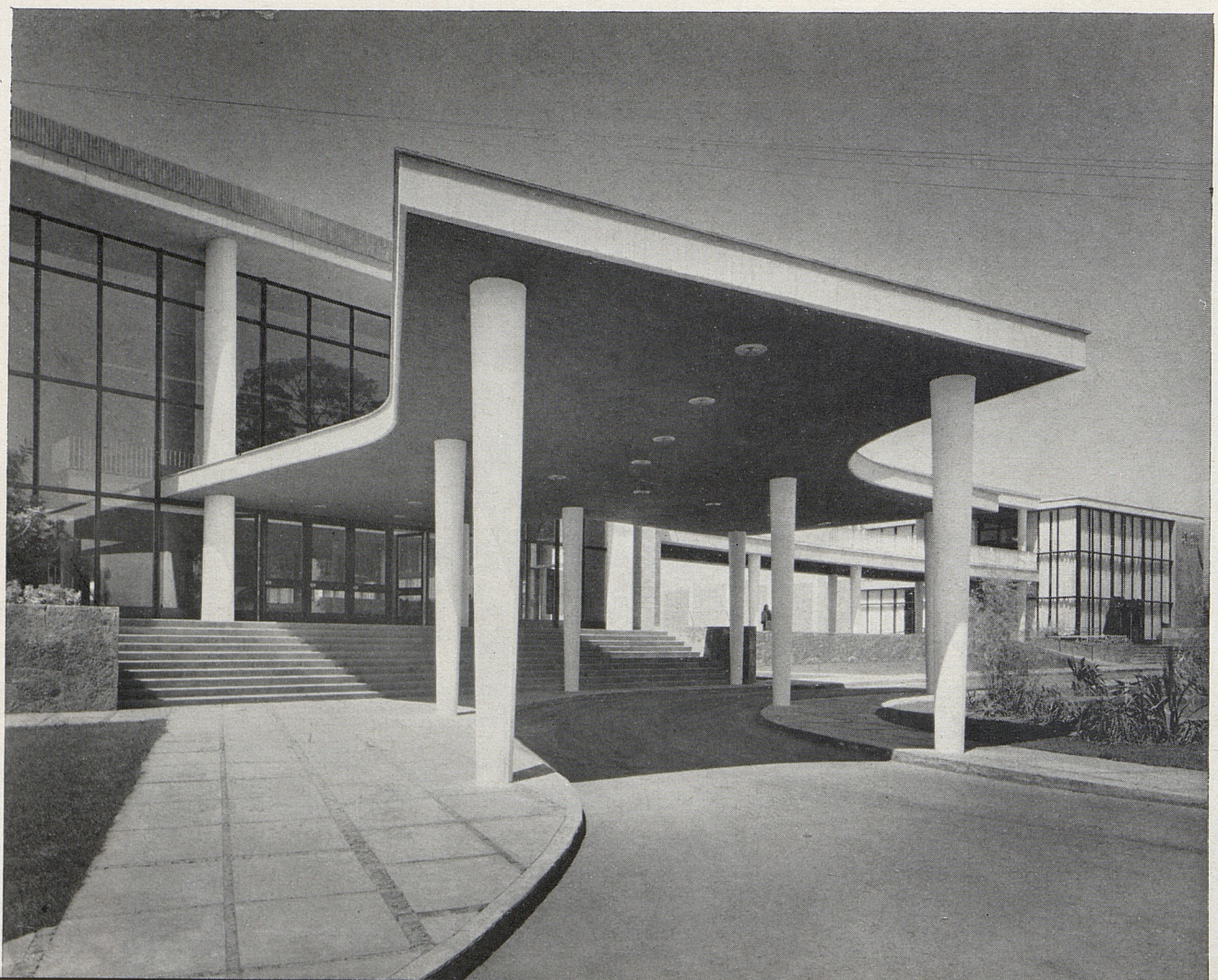
Cité Universitaire de Mexico : bâtiments de l'Ecole de Médecine





Bâtiments de la Cité Universitaire de Mexico

Club social et sportif à Mexico
Architecte : Vladimir Kasje
(Photo Guillermo Zamora)



PYRAMIDES

PYRAMIDE ÉGYPTIENNE ET PYRAMIDE MEXICAINE

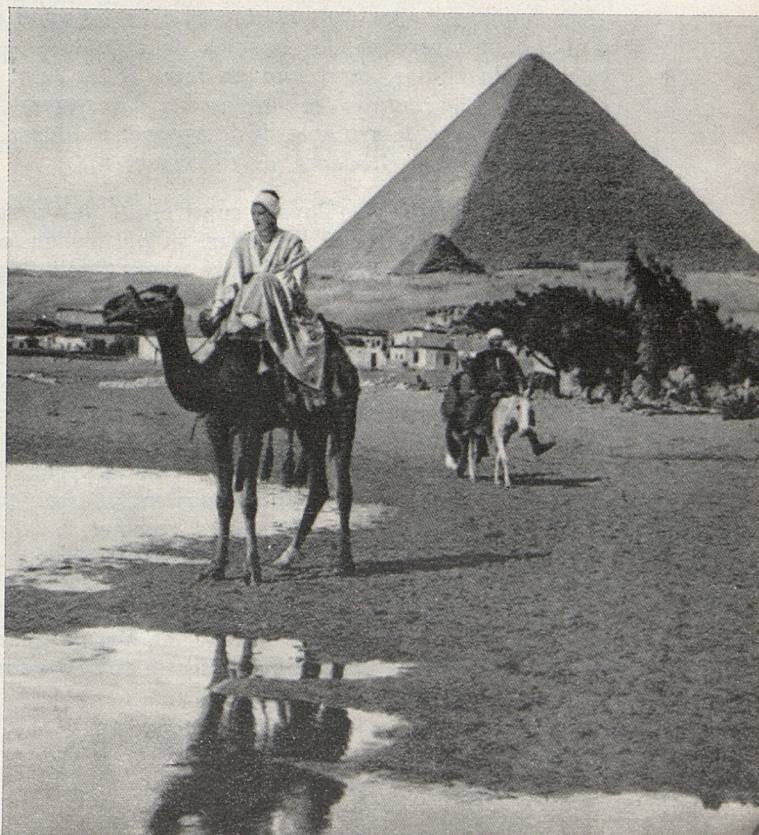
par Paul WESTHEIM (1)

Le plus statique parmi les mondes artistiques de tous les temps est celui de l'ancienne Égypte. La quiétude de la forme et la vigueur stéréométrique des corps conçus architectoniquement (« *non touchés par nul devenir* », ainsi que s'exprime Worringer) ont même été interprétées comme un « manque de sensualité naturelle ». L'art égyptien plonge démesurément ses racines dans l'au-delà. L'homme de l'ancienne Égypte s'accroche à la vie, il essaie de la prolonger au-delà de la mort en la plaçant dans ce paradis terrestre qu'est son pays. Il ne peut concevoir un mode de vie plus agréable que celui de l'Égypte. La nature lui prodigue ses dons. La géographie elle-même le favorise. Le Nil inonde et fertilise ses terres; des déserts impraticables protègent l'homme des incursions de bandes armées; durant vingt-sept siècles, jusqu'à l'invasion des Assyriens, le pays n'a jamais été victime d'une conquête. Les divinités — divinités animales — sont bienveillantes; elles n'ont pas la férocité démoniaque du jaguar Tezcatlipoca. Le dieu solaire envoie ses puissants rayons d'un ciel presque sans nuages. Le dieu du Nil charrie, « avec une périodicité rassurante », la terre noire, la boue précieuse. Comme il ne pleut pas, point n'est besoin de pluie; il n'est même pas nécessaire d'implorer un versatile dieu de la pluie pour éviter le danger de la sécheresse. Pour le monde de l'ancienne Égypte, c'est le pays de la « prospérité ». Au milieu de ce bien-être matériel, un seul élément ne s'adapte pas à un système vital fonctionnant merveilleusement : la mort.

En Égypte, la mort domine toute la pensée. Le désir de conserver l'opulence terrestre, d'assurer l'existence au-delà de l'inévitable mort, tourne à l'obsession, affliction métaphysique. Le culte des morts, avec son rituel minutieusement établi — nous pensons à la littérature, dans le célèbre « Livre des Morts » — prend des proportions qui éclipsent presque le culte des dieux. De cet esprit, hautement matérialiste, naît la croyance selon laquelle le « Ka » — l'esprit, où réside l'essence de la personnalité — continue de vivre tant que le corps est intact. Aussi doit-on faire

tout ce qui est humainement possible pour conserver ce corps. On momifie à grands renforts d'artifices et l'on protège la momie de toutes les formes de destruction. On dissimule l'accès de la crypte au moyen de mille ruses, et l'on empile par-dessus, les masses de pierre de la pyramide, pour la défendre contre les voleurs de tombes qui pourraient abîmer la momie. Le premier acte de gouvernement d'un Pharaon, au moment où il venait de monter sur le trône, était l'érection d'une pyramide. La tombe est la « demeure éternelle » — comme le disait Diodore de Sicile, historien grec du siècle d'Auguste — alors que le palais ou la maison sont considérés comme un

Une pyramide égyptienne à Gizéh



(1) Extraits d'un article paru dans le journal « Novedades » de Mexico.



Le Temple des Guerriers
Chichén Itza (Etat de Yucatan)

(Photo A. G. Formenti)

lieu de séjour passager. Cette demeure éternelle est aménagée avec faste, avec plus de pompe que les palais habités par le Pharaon durant sa vie. Le chemin qui y conduit est une avenue bordée de sphinx; l'on y rencontre le maître de céans — si l'on peut dire — sculpté dans la pierre. Sa statue est une nouvelle tentative pour perpétuer son souvenir. Par des représentations plastiques — nous pensons aux célèbres reliefs de Sakkarah — l'on dépeint l'agréable existence que le défunt viendra revivre, et, cette fois, jusqu'à la consommation des siècles. « Les scènes représentées sur les tombes, ne mettent pas en relief les services funèbres; elles font plutôt ressortir les plaisirs d'abondantes récoltes, les beautés de la nature, les joies de la chasse, ainsi que les fêtes et les jeux » (Wilson, « *La culture égyptienne* »). La pyramide égyptienne est « le symbole de la volonté de durer » (Spengler, « *La décadence de l'Occident* »).

Il fut un temps où l'Égypte construisait des pyramides en gradins (sans l'escalier si particulier au Mexique), mais elle abandonna ce genre depuis des temps reculés. La pyramide de Sakkarah, du roi Djozer (environ 2950 ans avant Jésus-Christ), membre de la troisième dynastie, est composée de cinq corps; celle de Meydoum, du roi Snéfrou (quatrième dynastie), était en sept zones, dont il ne reste que trois. Snéfrou ordonna l'érection d'une seconde pyramide à Dahchour, d'après laquelle fut fixé le type de la pyramide égyptienne : sur un plan carré, des murs lisses qui montent sans interruption jusqu'au sommet. Suivant ce modèle, Chéops érigea la pyramide qui porte son nom (145 mètres de hauteur).

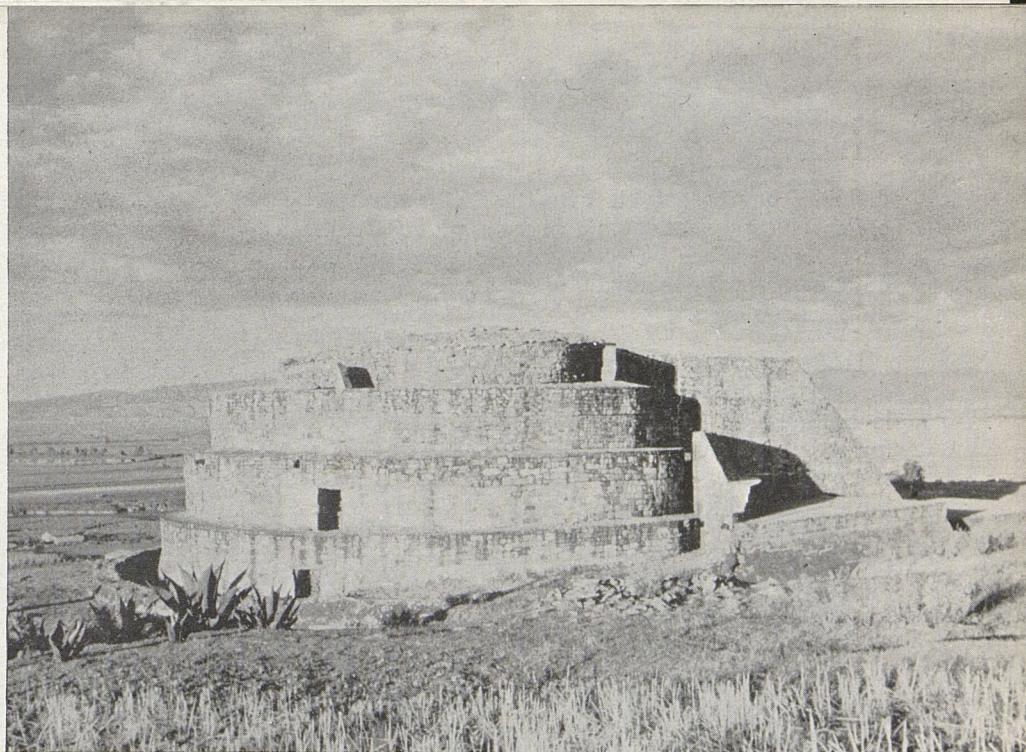
La pyramide en gradins disparut en Égypte parce qu'elle ne répondait pas à l'idiosyncrasie de ce monde.

La pyramide égyptienne est un sépulcre et à la fois un monument que le roi faisait élever pour rehausser l'éclat de sa grandeur aux yeux du monde contemporain et de la postérité. Le caveau mortuaire en est l'essentiel; il contient les restes du Pharaon, les salles qui témoignent de sa majesté et de son pouvoir, les trésors et l'antichambre destinée aux cérémonies religieuses. La pyramide elle-même n'en reste pas moins une superstructure par-dessus cette « architecture de cavernes ». Étant donné sa forme monumentale, purement géométrique, et ses dimensions gigantesques, nous ne saurions parler d'une superstructure décorative; néanmoins, elle avait une fonction plus représentative que religieuse. Les centres religieux étaient les grands temples : celui de Ptah à Memphis, et ceux d'Amon à Thèbes, Louqsor et Karnak, avec leurs forêts de colonnes. Quand Ramsès-le-Grand, jaloux de la gloire de ses prédécesseurs, fit enlever leurs noms des pyramides construites par eux, pour les remplacer par le sien, ceci n'était point tenu pour sacrilège; c'était un acte de propagande pharaonique à laquelle servait la construction des pyramides.

Il n'y avait pas besoin d'ériger de pyramides en gradins. La construction d'escaliers ne répondait à rien, car la montée d'êtres humains par un escalier situé au-dessus des caveaux mortuaires — demeure du Pharaon défunt mais toujours existant, toujours présent et intact — eût été regardée comme un manque certain de respect à l'égard du roi-dieu, Fils de Ré, le dieu-soleil. En outre, pourquoi y seraient-ils montés ? Il n'y avait rien en haut de la pyramide; l'on n'y célébrait aucune cérémonie rituelle. Le mouvement plastique produit par la succession des différentes

Le Temple de Quetzalcoatl
Calixtlahuaca (Etat de Mexico)

(Photo E. B)



zones est en contradiction avec la sensibilité artistique de l'Égypte.

La pyramide en gradins, que l'Égypte repoussa pour des raisons idéologiques et artistiques, est, en revanche, la forme architectonique caractéristique du Mexique. Jamais, à aucune époque, l'on n'a construit de pyramides du type égyptien, et l'on n'aurait pu le faire. La raison n'en est pas — comme bien des gens le supposent — que le niveau technique, architectonique et artistique de l'ancien Mexique ait été inférieur à celui de la civilisation égyptienne, si universellement admirée; il faut en rechercher la raison dans une conception du monde complètement différente de la conception égyptienne, et, en particulier, dans ce climat religieux qui trouva son expression monumentale dans la pyramide en gradins. Une des pyramides de Giséh portait l'inscription « Chéphrên est Grand » — Chéphrên était le Pharaon qui l'avait édifiée. Les pyramides mexicaines — la pyramide du Soleil, la pyramide de Quetzalcoatl, la pyramide du Tajin — portaient le nom de la divinité à qui elles étaient consacrées.

La pyramide mexicaine n'est pas une superstructure s'élevant au-dessus d'une construction souterraine, bien qu'elle enfermât parfois — tel le Temple des Inscriptions de Palenque — la sépulture d'une personnalité marquante; nous ne considérons pas non plus les cathédrales comme des superstructures élevées au-dessus des sépultures de prélats et de princes dont les restes y reposent. C'est un socle, un soubassement pour le temple, lequel se trouvait sur sa plateforme supérieure — fait dont bien des gens ne se rendent pas compte, puisque presque tous ces

temples sont détruits. Palenque, où certains d'entre eux ont été conservés, est une exception.

La conception intellectualiste de l'Égypte — selon laquelle la conservation du corps est le moyen de lui assurer l'éternité —, qui régit également la création artistique, ne peut surgir d'un monde à la pensée magique. Un tel problème ne s'y pose pas. Pour le monde pré-cortésien, tout comme pour la plupart des peuples primitifs, l'immortalité ou, plutôt, l'indestructibilité de la force vitale, est une conception fondamentale, basée sur l'idée de l'éternelle transformation de tout ce qui existe. La force vitale adopte des apparences, mais elle ne saurait périr. C'est pourquoi la « calavera » n'a rien d'angoissant, ni d'horripilant pour l'homme de l'Ancien Mexique : « c'est un signe, plein de promesses, de la résurrection ».

Dans cet esprit, la conservation matérielle du corps n'a pas d'importance. Les tribus de l'Ancien Mexique — à quelques rares exceptions près, telles les Zapotèques et les Mixtèques — incinéraient leurs morts, persuadées que leur existence terrestre se continuerait dans l'autre monde sans aucun changement. On brûlait même le chien qui devait aider le mort à traverser les fleuves torrentueux qui entouraient le monde souterrain. D'autre part, on approvisionnait les morts de vivres et de boissons afin de leur assurer leur standard de vie, si je puis m'exprimer ainsi.

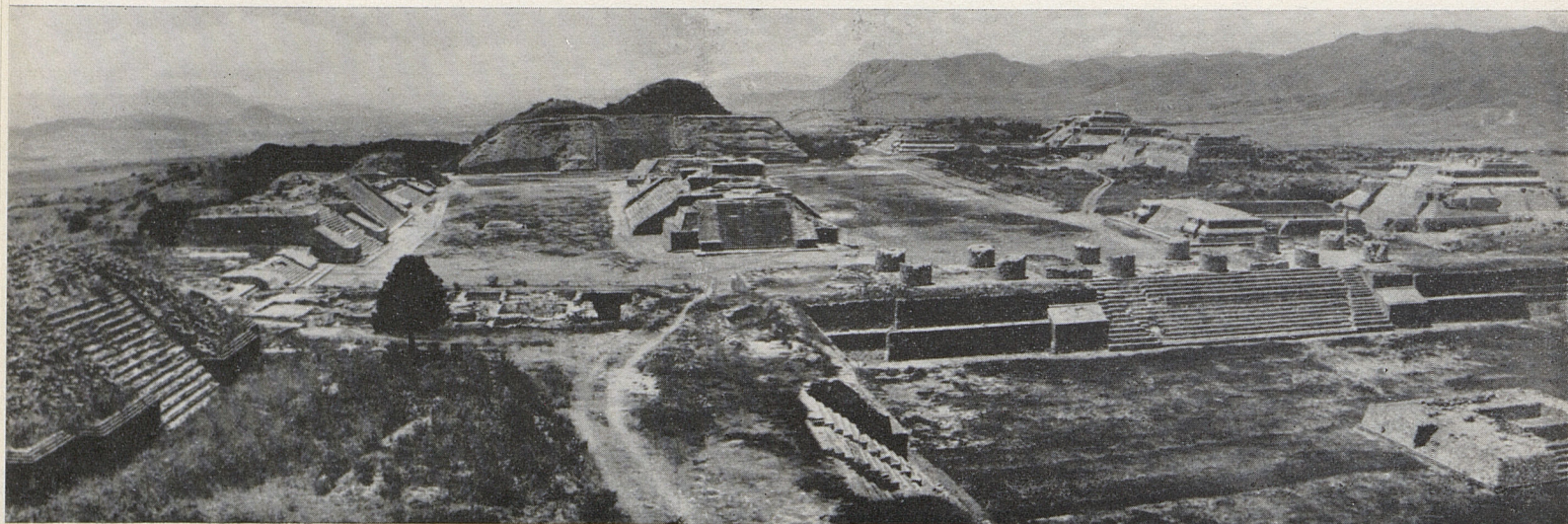
La vie terrestre, vie sans fin, que l'imagination magique attribue au Mexicain, est une vie d'incertitude au cours de laquelle la catastrophe l'attend à chaque instant; c'est une lutte incessante contre la nature démoniaque, contre l'être démoniaque des

divinités qui créent en détruisant et détruisent en créant, ainsi que l'affirme le concept de Coatlicue. La reconnaissance de cet éternel antagonisme est un des éléments primordiaux d'un sens religieux enraciné dans le dualisme.

La pyramide en gradins, manifestation monumentale de cette conception du monde, reflète le dualisme dans le contraste de la tendance verticale, inhérente à sa forme, avec l'extension horizontale, qui est à l'opposé. Ni la soif d'exhaussement, ni la poussée en largeur, limitée par le rétrécissement de la pyramide, ne sauraient se développer librement. L'immense pyramide du Soleil, de près de soixante-trois mètres de haut, donne l'impression d'une masse horizontale largement assise dans la plaine. Dans le Tajin, dont les rangées de niches évoquent la symétrie équilibrée des édifices de la Renaissance italienne, l'escalier monte à pic, sans aucune interruption, en violant le

Orientée, comme l'Univers, vers les quatre points cardinaux, elle s'érige sur une base à la régularité géométrique, un rectangle, un carré ou — s'il s'agit d'une pyramide dédiée à Quetzalcoatl — une surface de forme ronde. A Monte Alban, nous avons le « Monticule J », pyramide dont la plateforme est un polygone irrégulier se terminant en angle aigu. Cette pyramide, qui date de l'époque de Monte Alban d'avant l'arrivée des Zapotèques, est l'exception, ce qui prouve qu'une nécessité métaphysique, et non pas technique, déterminait cette régularité de la base.

Nous ne saurions, non plus, considérer l'escalier comme une simple voie de communication, ni comme un ornement représentatif, tel que l'escalier du baroque dans lequel la vigueur, l'élégance et l'impétuosité architectonique sont mis en évidence. Pour la pensée magique, l'escalier est le pont qui unit le monde des dieux au monde humain. C'est par là que descendent



Vue générale de Monte Alban (Etat d'Oaxaca)

rythme horizontal de l'édifice. Dans le contraste des masses, dans le mouvement créé par l'alternance de lumière et d'ombre, cette vitalité évidente se manifeste dans les représentations de jaguars et de serpents qui peuplent la cité des pyramides de l'Ancien Mexique.

Pour le monde pré-cortésien, la pyramide en gradins n'est pas une forme de construction parmi tant d'autres, à laquelle l'on aurait pu faire appel dans certain cas. Elle est essentielle. Elle est essentielle aussi en raison de son caractère symbolique. Dans l'image de l'Univers, avec ses zones qui correspondent à celles des dieux mexicains — leur nombre est bien souvent le même — elle représente le ciel; le ciel descend sur la terre. Elle remonte du monde souterrain : le plan au-dessus duquel elle s'élève, est la surface du sol, le troisième monde.

du ciel les divinités et que montent celles du monde souterrain. Les Aztèques, qui ont pour coutume d'ériger sur leurs pyramides deux temples pour deux dieux différents, construisent l'un à côté de l'autre, l'un parallèle à l'autre, deux escaliers pour chacun d'eux.

L'ascension solennelle du prêtre par les marches de l'escalier vers le sanctuaire, est considérée comme une ascension vers le ciel, où monte le représentant des dieux afin de connaître leur volonté et de solliciter leur bienveillance à l'égard de l'homme.

Les symboles religieux sont : à Tajin, la grecque à gradins; à Uaxactun, le grand masque; à Copan, l'effigie du dieu du maïs; et dans la plupart des pyramides, la tête de serpent à gueule ouverte. Ce sont tous des symboles sacrés, dans lesquels est exprimée l'essence de la pyramide mexicaine, tout à fait différente de la pyramide égyptienne.



"El Castillo", à Chichén Itza (Etat de Yucatan)

Pyramide du Soleil, à San Juan de Teotihuacan (Etat de Mexico)



Le Centre National de Médecine de la Sécurité Sociale

Le Centre National de Médecine de la Sécurité Sociale du Mexique vient d'être inauguré par M. Adolfo López Mateos, Président de la République.

Le Centre en question est doté de services répondant à chaque spécialité médicale, et équipés de tous les instruments scientifiques désirables.

Viennent d'être ouverts au public : les *Hôpitaux de Pneumologie et Chirurgie du Thorax*, d'*Oncologie et de Gynéco-Obstétrique*, le *Laboratoire d'Anatomie Pathologique*, l'*Ecole d'Infirmières*, ainsi que la *Pharmacie et la Blanchisserie Centrales*.

I - L'Hôpital de Pneumologie et de Chirurgie du Thorax dispose d'une dotation très complète d'appareils et d'instruments.

Le *Département de Radiologie* est entièrement équipé d'appareils de premier ordre. Il possède, notamment, un *sériographe* de 1.000 milli-ampères, un *tomographe horizontal* et un *tomographe incliné* ainsi qu'un *angiocardiographe biplan*.

Le *Département de Physiologie cardio-respiratoire* est doté des meilleurs éléments pour les études

courantes de la fonction cardio-pulmonaire et pour les recherches approfondies dans ce nouveau domaine de la médecine. La contribution de cette Section au travail quotidien de la clinique et de la chirurgie, ainsi que les apports qu'elle peut offrir à l'enseignement, sont d'une valeur primordiale. Il convient de souligner la façon dont sont équipées les salles de chirurgie, avec tables d'opération et lampes, qui n'existent dans aucun autre hôpital du Mexique et que l'on trouve rarement dans bien des pays; les instruments, de type général ou spécialisé, sont de première qualité, et les appareils d'anesthésie et de réanimation des plus modernes.

L'Hôpital de Pneumologie dispose, en outre, de services de consultation externe, dans une annexe de sept étages, où pourront être admis les malades.

La recherche scientifique y sera encouragée tout particulièrement, en vue d'approfondir la recherche sur les bacilles acides-alcool résistants, sur leur biologie et biochimie, sur les altérations congénitales thoraco-pulmonaires; sur les constantes et les corrélations cardio-respiratoires. Ce genre de recherches



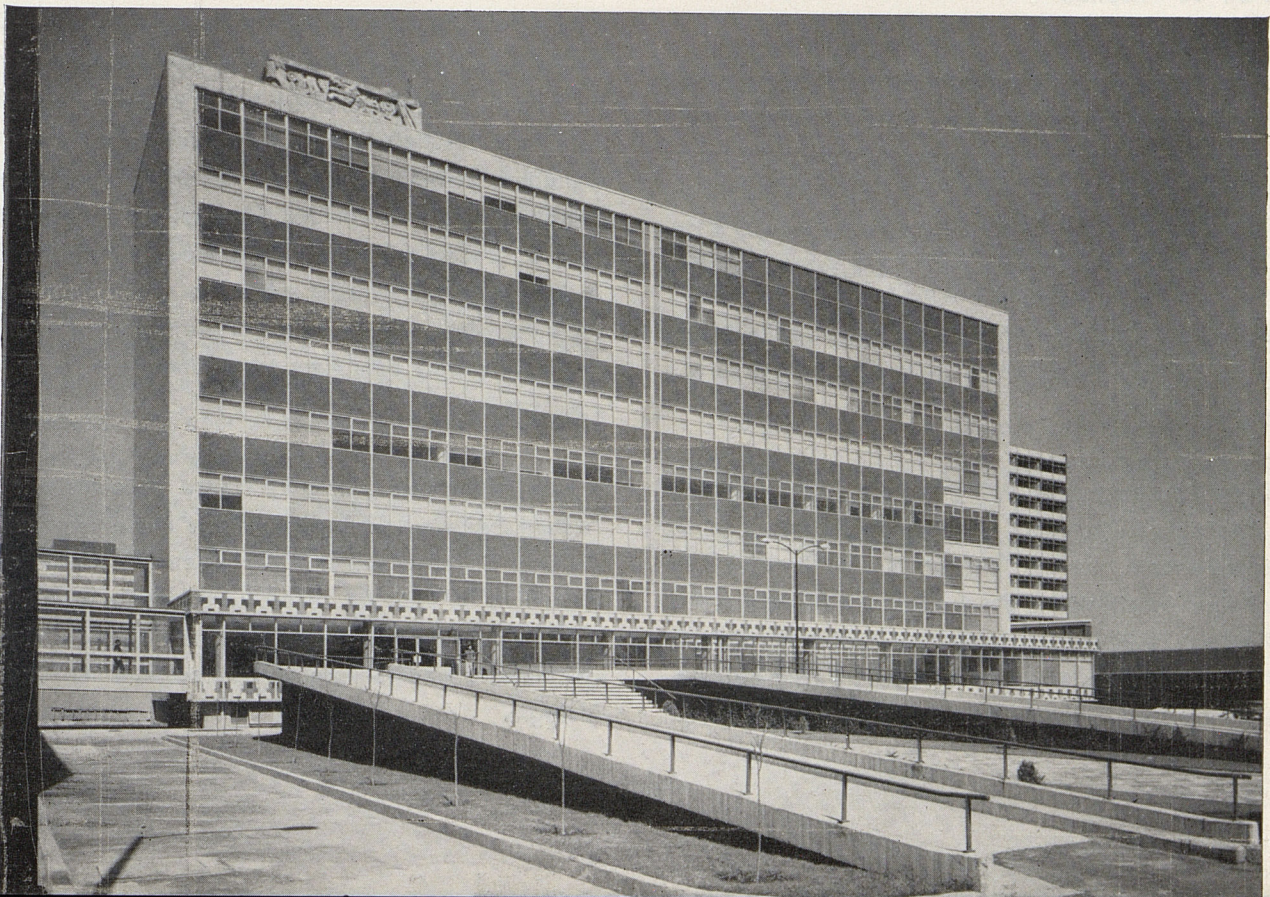
La Maternité

(Photo Brehme)



Centre de Pneumologie
(Photo Brehme)

Centre de Recherche — Oncologie
(Photo Brèhme)





Centre
médico-chirurgical
— Oncologie —
(Photo Brehme)

— et bien d'autres, qui devront être envisagées, discutées et mises au programme — seront développées en équipes et de la façon la mieux coordonnée afin de permettre une systématisation et une utilisation scientifique à laquelle collaboreront les groupes de travail de l'hôpital.

2 - L'Hôpital d'Oncologie dispose d'une série d'équipements de radiothérapie conventionnelle fixe; de rotatoire convergente et pendulaire; de thérapie superficielle et intracavitaire; de cobalt; ainsi que d'un béatron de 20 millions d'électrons-volts, d'un gammétron et d'un planigraphe transversal.

Le *Département de Radio-diagnostic* est doté de tout ce qui est indispensable à n'importe quel genre d'études.

Parmi les travaux de recherche qui seront effectués à l'Hôpital d'Oncologie et dans le domaine de la chimiothérapie, seront poursuivis les travaux de perfusion segmentaire des tumeurs ainsi que ceux ayant trait à la perfusion transopératoire. En dehors du traitement proprement dit, l'on s'attachera en particulier aux travaux de diagnostic hâtif et de

recherche des tumeurs cancéreuses, pour lesquels l'hôpital dispose d'une équipe d'hommes qualifiés et d'éléments matériels dans les laboratoires cliniques, d'anatomie pathologique et dans le cabinet de radio-diagnostic.

Dans le cadre des plans de recherche figurent l'exploration de techniques et de traitements utilisant les rayons B, d'une force de 10 à 15 MeV; la comparaison de résultats entre les traitements utilisant des radiations gamma, le cobalt 60, le radium et la radiothérapie; le traitement des tumeurs de la tête et du cou, au cobalt 60 à courte distance; l'utilisation du planigraphe transversal pour la localisation des tumeurs, ainsi que de plans de traitement et d'utilisation de sondes définitives transopératoires, pour les cas inopérables.

Une importance particulière sera apportée par la *Section Physique de Radiation et de Protection Radiologique*, au programme d'enseignement destiné aux physiciens de l'hôpital, lequel comporte les spécialités suivantes : physique des radiations, électronique, calculateur, mathématique, radiochimie et radiobiologie.

Centre
médico-chirurgical
- Salles de cours -
(Photo Brehme)



Les travaux éducatifs comprendront différents niveaux, tant sur le terrain professionnel que dans le domaine technique. Déjà, depuis 1960, un *Cours de Gradué d'Académie en Radiothérapie et en Médecine Nucléaire* a été ouvert à l'Institut Mexicain de la Sécurité Sociale, sous le patronage de l'Université Nationale Autonome de Mexico, et avec le concours de la Faculté des Sciences et de la Commission Nationale de l'Énergie Nucléaire. Ce cours prépare des médecins spécialistes au travail de la radiothérapie et à la manipulation des isotopes radioactifs.

3 - La capacité de l'Hôpital de Gynéco-Obstétrique permettra de traiter environ 21.600 accouchements par an, 5.400 interventions chirurgicales bénignes et 1.500 opérations graves, outre les analyses y afférentes, de laboratoire et de cabinet.

Les divers services de l'hôpital disposent d'un équipement de première qualité. La *Section « Laboratoires »* comporte les services d'Anatomo-Pathologie, d'Analyses Cliniques, de Microbiologie, d'Immuno-hématologie, d'Hormonologie et de Radio-diagnostic.

Le Département de Labeur, les salles d'exploration et de chirurgie disposent de tout l'équipement et des instruments propres à résoudre les problèmes chirurgicaux des patients gynéco-obstétriques.

Il convient de souligner l'importance donnée à la *Section des prématurés*, laquelle peut recevoir jusqu'à 80 enfants.

L'enseignement hospitalier pour les diplômés sera consacré, pour une part importante à la recherche. Dans le cadre des sujets de recherche sus-mentionnés, il sera procédé à l'étude des indices élevés de prématurité et à l'étude de la physiologie et des questions hormonales propres à cette spécialité.

L'Hôpital de Gynéco-Obstétrique dispose d'une aile spéciale de bâtiments pour la consultation externe et pour les services auxiliaires de diagnostic. On pourra y donner plus de 80.000 consultations par an.

Comme on le voit, le programme de travail du Centre en question comporte aussi bien l'assistance médicale et la pratique de la médecine que l'enseignement et la recherche scientifique.



Valladolid
London, Published by H. Colburn, 1829.

La Ville de Morelia

par Salvador PINEDA (1)

Morelia n'a pas d'âge sinon de la grandeur, car les expériences et les émotions vécues comptent bien plus que les années : aussi bien est-ce une cité ayant une belle histoire que l'on peut raconter aussi bien en vers qu'en prose.

Tout ce qui se passe dans le Michoacan a sa répercussion dans ce quadrilatère provincial, où s'épanouissent les quatre vertus cardinales, gardiennes de la vie et de l'honneur : noblesse, héroïsme, fermeté d'âme et simplicité.

Il suffit d'évoquer ses quatre hérauts les plus représentatifs — don Antonio de Mendoza, don José Maria Morelos, don Melchor Ocampo et don Alfredo Maillefert — pour reconstituer complètement le schéma de la vie de Morelia.

Le premier de ces représentants est le vice-roi don Antonio de Mendoza : celui-ci fonda, le 18 mai 1541, la « très noble cité » à l'image trait pour trait de la Valladolid d'Espagne. Par patente royale du 27 octobre 1537, Sa Majesté la Reine l'avait autorisé à ériger une ville dans la partie la plus amène du site magnifique qu'il avait rencontré dans cette province de Michoacan.

L'endroit choisi, dans la vallée de Guayangareo, appartenait à un certain Gonzalo Gomez, d'origine espagnole, qui le céda sans trop de difficultés. Aux dires d'un chroniqueur de l'époque, le terrain réunissait les qualités requises par Platon pour édifier une grande cité. On fixa alors « une lieue pour chaque vent », afin d'assurer son développement, et on laissa au milieu un vaste espace pour la place et la cathédrale. Le jour de l'inauguration lecture fut donnée de l'ordonnance vice-royale, ainsi libellée : « Nous, par la grâce de Dieu Tout-Puissant et au nom de Sa Majesté le Roi, appelons cette Ville *Valladolid de Michoacan* ».

Morelos, le héros de la guerre d'Indépendance, naquit dans la Valladolid de 1765. Il n'eut guère le temps de s'y amuser ; bien souvent, en faisant les commissions de sa mère, il passait par la grand'place et y voyait déambuler Espagnols, Créoles et Métis. Combien de fois, à l'ombre de ces arbres, n'a-t-il pas entendu les sermons du Père Hidalgo, et les propos de l'élève du Collège de San Nicolas n'ont-ils point rebondi sur le pavé, alors que de riches citadins, en compagnie de leurs dames en crinoline et déployant leur éventail, faisaient le tour de la place en papotant !

(1) Extrait du livre «*Luces y sombras de Morelia*».

Morelos emporta avec lui l'image de la ville lorsqu'il s'en alla desservir les paroisses de Churumuco, Caracuaro et Nocupétaro. Un jour — le jour de sa consécration humaine — il quitta sa cure, jeta le froc aux orties et monta à cheval, prenant la patrie en croupe, pour se mettre en campagne. Ils chevauchèrent tous deux, corps contre corps, durant plus de cinq années — du 30 octobre 1810 au 22 décembre 1815, date où ils se trouvèrent face à face avec la mort, à San Cristobal Ecatepec —, et arrosèrent ensemble, de leur sang, l'arbre de justice. Les royalistes campèrent bien souvent dans Valladolid, et les *insurgents* y pénétrèrent parfois.

Don Melchor Ocampo, le Réformateur, déclare qu'il assista, en 1828, à la mort nominative de Valladolid et à la naissance de la ville de Morelia. C'était un 16 septembre, jour de liesse populaire. En tant que citoyen ou comme dirigeant, Ocampo fut pendant de longues années un acteur dans la lutte entre centralistes et fédéralistes, entre libéraux et conservateurs. Les jours s'écoulaient au milieu des polémiques et des coups de fusil; néanmoins, la paisible Morelia ne perdait jamais sa maîtrise. Ocampo porta ailleurs les idéaux de la Réforme, et, depuis sa retraite de Pomoca jusqu'à Tepeji del Río, l'image de Morelia lui tint compagnie.

Avec sa simplicité coutumière, le poète don Alfredo Maillefert nous apprend, enfin, qu'il était un fervent de Morelia. L'angelus de son émotion devint un chant et la cité connut ses secrets et ses sentiments intimes, car Morelia était sa meilleure confidente. Assis sur un banc de la place, Maillefert se délectait des trilles des oiseaux, du murmure des fontaines et du vibrant dialogue des cloches. Il fut toujours un modeste provincial épris des coutumes du terroir et des gens de son pays, affirmant avec conviction que sagesse et humilité étaient des vertus bien de Morelia.

* * *

Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, l'organisation coloniale est à son apogée : l'autorité viceroyale se fait sentir partout, les Espagnols sont maîtres des principales sources de richesse et l'influence du clergé est définitive dans les affaires politiques. La métropole est le centre du vice-royaume, le cerveau de la colonie; toutefois, certaines villes de province, grâce à leurs mérites, commençaient à acquérir de l'éclat.

Valladolid est parmi ces villes de province, et sa réputation de centre intellectuel et industriel ne tarde pas à se répandre à travers la Nouvelle-Espagne. C'est là que se trouve le siège épiscopal, et l'influence de l'évêché s'étend à des lieues à la ronde. Le *Collège de San Francisco Javier* et le *Collège San Nicolas Obispo* ouvrent leurs portes à tous ceux qui, avides de savoir, arrivent des coins les plus divers.

On a dit que c'était une cité de l'étude, une ville de la foi; et ceux qui l'affirment ne se trompent pas, car Valladolid est, en effet, une ville de théologiens, un centre de clercs et de riches Espagnols qui mènent une vie facile. L'on peut y vivre paisiblement, avec un certain laisser-aller; à peine si quelques Indiens et Métis, en marge de ces milieux, s'avisent de manifester leur présence, car ils doivent peiner à longueur de journée. Il semble que l'on voulait faire de Valladolid une cité de riches et non une ville pour gens sans fortune.

Le vice-roi don Antonio de Mendoza



Valladolid est une cité florissante, et l'on peut s'en rendre compte aisément par tout ce qui l'entoure : au centre se dresse la nouvelle Cathédrale, qui fait l'orgueil de ses habitants et l'admiration des étrangers; de chaque côté s'élèvent les édifices où siègent les pouvoirs civils et ecclésiastiques; et, disséminés aux quatre points cardinaux, apparaissent de nombreuses églises, lesquelles donnent un aspect irrégulier à la bourgade. Les deux extrémités de la ville sont marquées par deux témoignages de l'ère coloniale : au couchant, presque dans les faubourgs, le couvent des nonnes capucines, et, à l'orient, relié par une longue avenue, le couvent de San Diego. C'est la promenade des gens qui aiment à philosopher ou à palabrer, dans cette université de la rue qu'empruntent maîtres et apprentis, clercs et étudiants.

Au cours de l'année 1765, Valladolid s'efforce de progresser, de se surpasser : l'agglomération s'agrandit, et, simultanément, les immeubles s'y multiplient; l'esprit de ses habitants et le style de son architecture lui impriment un sceau original, des traits que l'on ne saurait confondre. Avec le temps, elle deviendra la ville de province la plus représentative de cette partie du Nouveau Monde, bâtie sur le modèle de la Valladolid d'Espagne.

L'année 1765 est une période de dévotion et de calme, qui s'écoule dans la paix du Seigneur. En général, les gens y sont pacifiques et hospitaliers; le silence et l'ordre établi sont à peine troublés. Les

autorités s'estiment satisfaites de la mansuétude qui caractérise cette partie du vice-royaume. Don Pedro Anselmo Sanchez de Tagle, alors évêque de Michoacan, se frotte les mains de contentement pour l'œuvre qui y a été réalisée et qui doit culminer cette année-là, si l'on se hâte, par l'achèvement du Séminaire en cours de construction en face de la Cathédrale. Le mois de septembre 1765 se termine ainsi, au milieu des carillonnements de cloches et des amabilités des habitants.

Justement cette année-là, arrive à Valladolid un garçon de douze ans, qui ne se lasse pas de courir les rues et d'explorer les quartiers. Que de contrastes n'observe-t-il pas entre la grande ville et son petit *rancho* d'origine, dans le district de Penjamo ! Lorsqu'il s'inscrit au *Collège de San Francisco Javier* — dirigé par les Jésuites — son nom figure en entier sur les registres : Miguel Hidalgo y Costilla. Coïncidence extraordinaire, le même jour arrive à Valladolid, pour y étudier, celui qui sera le *Père de la Patrie*, et naît l'homme qui se hissera au rang de *Serviteur de la Nation* : José Maria Morelos.

Morelia est une maison, la grande maison de Morelos. En effet, la ville entière est au diapason de son caractère et conforme à sa vie; elle est nette dans son exécutoire et sobre dans ses manifestations. Le héros s'y sent dans son élément.



La grand'place
de
Valladolid

Morelos est une lumière dans l'histoire michoacane; l'existence gravite autour de lui, et la vie prend modèle sur son image. Il tient tout entier dans le cadre du cercle morélien — milieu de souvenirs et d'anticipations — et il y évolue à son aise, aimable et communicatif, confiant dans ses destinées et non moins sûr des siennes.

A l'appel de son nom, le panorama revit et la cité se définit; l'architecture coloniale lui sert de cadre et son portrait figure partout; ici c'est une place, là une école; dans ce quartier il agit en chef de famille, et, dans cet autre, en contremaître, distribuant le travail et encourageant le progrès.

Morelos est la projection et la somme des aspirations collectives; toutes celles-ci résumant sa trajectoire et convergent vers son exemple. Les passants tiennent beaucoup de lui : le muletier qui arrive de la terre chaude; le marchand ambulante qui offre ses articles à la criée, au coin de la rue; l'étudiant qui repasse ses leçons en pleine avenue; le gamin sans enfance qui n'a pas le temps de jouer; le brave homme, en somme, qui se dépense toute la journée pour gagner de quoi vivre et, ensuite, avec la satisfaction du devoir accompli, tue le temps sur un banc de la place.

Bien des gens lui ressemblent, de figure ou à raison de leur emploi; ou plutôt Morelos ressemble à tout

le monde, à force d'être homme : à l'enfant du trottoir, au jeune homme qui étudie dans les jardins, au voyageur qui passe de l'autre côté de la rue, au robuste pasteur des âmes qui protège les abandonnés, à l'homme diligent qui aspire ardemment à servir.

Morelos passe dans le pays pour le héros énergique et exemplaire, pour un prototype de caractères et d'héroïsmes; mais, à Morelia, on le croit plus tendre et plus accessible, plus humain et plus aimable.

Au début, Valladolid était plus proche de lui, presque à portée de sa main; mais, peu à peu, au milieu des étapes et des batailles, il s'éloigna de son lieu d'origine. Combien de coteaux et de collines, de vallées et de montagnes, de fleuves et de ravins, n'a-t-il pas traversés à cheval, afin de porter partout la guerre !

Comme sa chère Valladolid lui parut lointaine ! Il laissait derrière lui les lieux familiers pour arriver à n'avoir plus en présence que le sacrifice et l'adversité. Peut-être s'est-il senti, alors, complètement seul, voué aux intempéries, face à face avec la mort; mais, même s'il en était ainsi, pouvait-il trouver une meilleure scène que la rase campagne sous un ciel bleu pour affronter le malheur ?

Il a fallu que Morelos meure pour que naquît une patrie libre et que l'on rebaptisât sa ville. Et, grâce

Une place
de
Valladolid





José María Morelos y Pavón
(Musée National d'Histoire - Salle de l'Indépendance)

a son nom, l'étape de Valladolid à Morelia fut une véritable renaissance, le miracle d'une résurrection.

Le 30 septembre est, à un double titre, la fête de Morelia : la ville célèbre l'anniversaire de sa fondation et elle commémore la naissance de Morelos. C'est une date singulière, car, ce jour-là, est quelque chose comme la fête patronale de la ville, dont le nom vient du héros, en ligne directe.

A vrai dire, chaque 18 mai, la ville fête son anniversaire; mais il est indispensable de faire cette mise au point : Valladolid aurait 420 ans, si l'on part du 18 mai 1541, date où elle fut fondée par le vice-roi don

Antonio de Mendoza; Morelia compte à peine 133 ans si l'on part du 16 septembre 1828, date de promulgation du décret autorisant officiellement le changement de nom.

Ce dernier événement est bien digne d'être retenu, car il marque l'heure stellaire de la vie de la cité. L'Assemblée Locale discuta d'abord la possibilité de remplacer le nom de Valladolid par l'un de ces trois patronymes : *Ciudad Morelos*, *Guayangareo* et *Patria de Morelos*. Finalement, le député José María Silva eut l'heureuse inspiration d'inventer — par analogie avec celui de « Bolivia » — le nom de Morelia. Ce qualificatif, sonore et expressif, s'imposa aussitôt et fut naturellement accepté.

Morelia cessa alors d'être une cité espagnole pour devenir une agglomération créole, une localité métisse, une ville de province typique. Aucune autre, dans la République Mexicaine, ne porte aussi nettement la marque des contrastes de son exécutoire, ni les traits de sa physionomie !

Durant plus de cent années de vicissitudes, Morelia est demeurée fidèle à sa tradition et conséquente à ses idéaux, conservant intacts ses us et coutumes tout à fait mexicains. Morelos en est l'exemple vivant; Morelia s'abrite derrière lui pour y puiser du courage et dessiner ses contours. Morelia vient de Morelos, et la ville reste fidèle à son modèle; comme lui, elle est simple et héroïque dans son attitude, sobre et émotive dans ses manifestations, prodigue et austère même dans ses débordements.

Il n'y a point de distances, pas plus que de différences, entre Morelos et Morelia; tous deux s'identifient et fraternisent d'une manière absolue. A tel fils, telle cité.

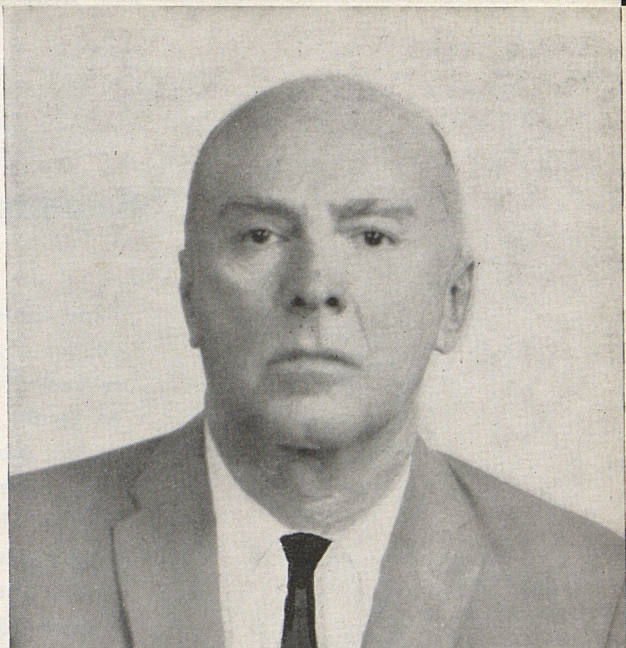
Vue générale de Morelia



Le poète

Carlos PELLICER

par Juan José ARREOLA



CARLOS PELLICER est né à Villahermosa (Etat de Tabasco), le 4 novembre 1899. Prédestiné à renouer le cours de la grande poésie mexicaine, il publia son premier volume de poèmes "Colores en el mar" l'année même de la mort du poète López Velarde (1921).

Adolescent à peine, il va en Colombie et au Venezuela, se pénétrant des paysages et des êtres qui seront les thèmes futurs de sa poésie. Les amours de sa jeunesse — comme de toute sa vie — sont déjà Bolivar et les Andes, Morelos et la Vallée de Mexico, l'Amazonie, Uxmal et Tequendama. Maître par nature des forêts et des cours d'eau, Pellicer devient l'excellent chantre des tropiques et des héros, de toutes les grandeurs humaines et terrestres qu'il traduit en de vastes et puissantes évocations verbales. Elles envahissent l'esprit comme les crues du Grijalva et de l'Usumacinta.

Voyageur juvénile, privilégié grâce à un hasard heureux, Carlos Pellicer («un arbre d'acajou qui marche») a très vite l'occasion d'étendre sa possession du monde qu'il parcourt dans une contemplation active. La Grèce et Florence, Paris et Constantinople, la Hollande et la Palestine commencent à apparaître dans ses poèmes qui se peuplent d'images de marbre, de bronze et de pierre taillée, de musiques et

de peintures vues et entendues dans la perfection de chaque milieu naturel où le portent ses pas. Au lieu d'accumuler des souvenirs et des photographies, Pellicer emporte véritablement avec lui, dans ses livres, les paysages, les choses et les êtres, comme sa propre présence ébranlée durant ce «pillage géographique» qui lui fait sentir plus profondément la réalité furieuse et chargée d'espérance de l'Amérique.

Quoique, pour beaucoup, ce soit là le plus grand mérite de sa poésie, Pellicer n'est pas seulement le somptueux peintre des tropiques américains et l'éminent chroniqueur de nos gloires civiles et militaires. Il est également l'inventeur heureux d'innombrables petites fantaisies, souvent humoristiques, qui l'apparentent à certaines époques et dans ses meilleurs moments, au groupe des plus importants surréalistes. Et la tyrannie, d'Amérique ou de quelque autre côté que ce soit, a trouvé en lui un de ses détracteurs les plus sûrs et lapidaires.

Maître dans toute l'acception du terme, Carlos Pellicer peut écrire, comme peu de poètes le peuvent, de semblables vers. Maniée par lui, la langue espagnole devient l'un des instruments les plus aptes et grandioses pour l'expression de l'esprit et pour la plus grande joie des sens.

Esquemas para una oda tropical ⁽¹⁾

Una tarde en Chichén yo estaba en medio
del agua subterránea que un instante
se vuelve cielo. En los muros del pozo
un jardín vertical cerraba el vuelo
de mis ojos. Silencio tras silencio
me anudaron la voz y en cada músculo
sentí mi desnudez hecha de espanto.
Una serpiente, apenas,
desató aquel encanto
y pasó por mi sangre una gran sombra
que ya en el horizonte fué un lucero.
¿ Las manos del destino
encendieron la hoguera de mi cuerpo ?

* *

El Trópico entrañable
sostiene en carne viva la belleza
de Dios. La tierra, el agua, el aire, el fuego,
al Sur, al Norte, al Este y al Oeste
concentran las semillas esenciales,
el cielo de sorpresas,
la desnudez intacta de las horas
y el ruido de las vastas soledades.

La oda tropical a cuatro voces
podrá llegar, palabra por palabra,
a beber en mis labios,
a amarrarse en mis brazos,
a golpear en mi pecho,
a sentarse en mis piernas,
a darme la salud hasta matarme
y a espacirme en sí misma,
palmera y antílope,
ceíba y caimán
helecho y ave lira
tarántula y orquidea
zenzontle y anaconda.

Entonces seré un grito,
un solo grito claro
que dirija en mi voz
las propias voces,
y alce de monte a monte
la voz del mar que arrastra
las ciudades, oh Trópico,
y el grito de la noche
que alerta el horizonte.

(1) Extractos de "Voz viva de México" Universidad Nacional Autónoma de México.

Schémas pour une ode tropicale⁽¹⁾

UN soir, à Chichén, j'étais au milieu
De l'eau souterraine qui parfois
Devient du ciel. Dans les murs de ce puits
Un jardin vertical fermait le vol
De mes yeux. Silence après silence
Me nouèrent la voix et dans chaque muscle
Je sentis ma nudité toute faite d'effroi.
Un serpent, à peine,
Dénoua cet enchantement
Et dans mon sang passa une grande ombre
Qui bientôt à l'horizon se changea en étoile.
Les mains du destin
Enflammèrent-elles le bûcher de mon corps ?

*
* *

L'Intime Tropic
Contient dans sa chair vivante la beauté
De Dieu. La terre, l'eau, l'air, le feu
Au Sud, au Nord, à l'Est et à l'Ouest
Concentrent les semences essentielles,
Le ciel plein de surprises,
La nudité intacte des heures
Et le bruit des vastes solitudes.

L'ode tropicale à quatre voix
Pourra arriver, mot par mot,
A boire sur mes lèvres,
A s'amarrer à mes bras,
A frotter sur ma poitrine;
A s'asseoir sur mes genoux,
A me donner la santé jusqu'à me tuer
Et à me dissoudre en elle-même;
Pour que je sois, par la magie des mots,
Ceiba et caïman, fougère et oiseau-lyre,
Tarentule, orchidée, tzenzontle, eunecte.

Alors je serai un cri, un seul cri clair
Qui incluera dans ma voix toutes les autres voix
Et lancera de montagne à montagne
Le cri de la mer qui nivelle les cités,
Oh, Tropic !
Et le cri de la nuit qui alerte l'horizon.

(1) Extraits de "Voz viva de México" Université Nationale Autonome de Mexico.

Discurso por las flores ⁽¹⁾

EL pueblo mexicano tiene dos obsesiones :
el gusto por la muerte y el amor a las flores.
Antes de que nosotros « habláramos castilla »
hubo un día del mes consagrado a la muerte;
había extraña guerra que llamaron florida
y en sangre los altares chorreaban buena suerte.

También el calendario registra un día flor.
Día Xóchitl. Xochipilli se desnudó al amor
de las flores. Sus piernas, sus hombros, sus rodillas
tienen flores. Sus dedos en hueco, tienen flores
frescas a cada hora. En su máscara brilla
la sonrisa profunda de todos los amores.

(Por las calles aún vemos cargadas de alcatraces
a esas jóvenes indias en que Diego Rivera
halló a través de siglos los eternos enlaces
de un pueblo en pie que siembra la misma primavera).

A sangre y flor el pueblo mexicano ha vivido.
Vive de sangre y flor su recuerdo y su olvido.
(Cuando estas cosas digo mi corazón se ahonda
en mi lecho de piedra de agua clara y redonda).

(1) Extractos de "Voz viva de México", Universidad Nacional Autónoma de México.

Discours par les fleurs⁽¹⁾

Le peuple mexicain a deux obsessions :
le goût de la mort et l'amour des fleurs.
Avant que nous parlions la langue castillane
il y avait un jour du mois consacré à la mort ;
il y avait une guerre étrange qu'on appelait fleurie
et les autels, dans le sang, faisaient jaillir les bénédictions.

Le calendrier enregistre également un jour fleur.
Jour Xóchitl. Xochipilli s'ouvrit à l'amour
des fleurs. Ses pieds, ses épaules, ses genoux
portent des fleurs. Ses doigts en creux, portent des fleurs
fraîches à toute heure. Sur son masque brille
le sourire profond de toutes les amours.

(Dans les rues nous voyons encore, chargées d'arums
ces jeunes indiennes dans lesquelles Diego Rivera
a trouvé à travers les siècles les éternels liens
d'un peuple debout semant le printemps même).

A sang et à fleur a vécu le peuple mexicain.
De sang et de fleur vivent sa mémoire et son oubli.
(Quand je dis ces choses mon cœur fond dans ma poitrine
sur mon lit de pierre d'eau claire et fluide).

(1) Extraits de "Voz viva de México" Université Nationale Autonome de Mexico.

LE MEXIQUE ET LA LIBERTÉ DE LA PRESSE

Le Président des États-Unis Mexicains, M. Adolfo López Mateos, dans le discours qu'il a prononcé devant les journalistes du Mexique, le 7 juin dernier, à l'occasion de la « Journée de la Liberté de la Presse » — jour où, chaque année, le Chef de l'État se joint à eux —, a soutenu une thèse politique, qui repose sur la tradition de liberté du Pays et sur les principes se réclamant de la Révolution Mexicaine, principes qui ont, maintenant, force de loi.

En matière internationale, M. López Mateos a confirmé le principe de la Non-Intervention, ainsi que la recherche et le maintien d'une paix honorable et constructive.

Partant d'une démocratie progressive, le but à atteindre doit être la justice sociale, selon la pensée du Président.

C'est ainsi que le Chef de l'État a affirmé que le Mexique se sentait fier d'avoir inséré dans ses lois le droit à la liberté d'expression, ajoutant qu'il ne s'agissait pas seulement d'un droit théorique puisqu'il s'exerce sans restrictions ni consignes. Il n'est d'autres réserves que celles qui obéissent, dans l'esprit de la Constitution, au bien-être de la collectivité mexicaine. Toutefois, dans la pratique, chacun jouit de la plénitude du droit d'expression, car les limitations en sont laissées au sens de l'honneur et des responsabilités des individus à qui ce droit est confié.



Le Chef de l'État a assuré qu'il poursuivait directement un dialogue vivant avec les personnes chargées de former et d'exprimer l'opinion publique, ce qui revêt actuellement le plus d'importance, étant donné que des forces, visibles ou occultes, en jetant l'alarme sans fondement et en créant des antagonismes artificiels, prétendent désorienter, affaiblir et diviser les peuples libres et indépendants.

A une étape comme celle que vit le Mexique, où peuple et gouvernement ont conscience de la nécessité inéluctable de proscrire les écarts économiques et d'étendre les bénéfices de la justice sociale, alors que l'on use de plus en plus de la liberté d'expression pour présenter les nouvelles sous une forme tendancieuse, afin de faire naître des discordes au préjudice des intérêts nationaux, la liberté de la presse doit être exercée avec un sens élevé de la responsabilité. Une auto-critique alerte et constante est requise pour que les informations soient publiées objectivement dans un sens véridique, en donnant aux nouvelles leur exacte valeur.

Le Président du Mexique est persuadé que les journalistes sauront remplir leur mission, car, si les libertés dont nous jouissons ont coûté sang et sacrifices, le moins que l'on puisse faire est d'en user sagement.

Aujourd'hui comme hier, le Mexique fait passer avant les tentatives de désunion des peuples, la ferme tradition de son credo anti-interventionniste, et, fidèle à son histoire, il a fait sien l'apogée du Président Benito Juárez : « Le respect du droit d'autrui, c'est la paix ». C'est l'arme morale que nous ont léguée les hommes de la Réforme libérale (1854-1861). Telle est la thèse pacifiste du Mexique, transmise et renforcée de génération en génération.

M. López Mateos a déclaré qu'il était sûr de pouvoir compter sur la presse pour la mise en application du programme social et économique du gouvernement, tendant au relèvement du niveau de vie des masses.

« La Révolution Mexicaine exige la collaboration de tous, car sa grandeur — qui n'a nul besoin d'exemples ni de mobiles venant du dehors — repose, précisément, sur le fait qu'elle postule des solutions pour éviter aussi bien l'exploitation de l'homme par l'homme, que l'exploitation de l'homme par l'État, et qu'elle permet d'obtenir, en même temps, le pain et la liberté. »

Les passions sectaires et préjudiciables, les débats stériles, les inventions bizarres, essaient de déformer ce point de vue, cette vérité catégorique, en empêchant de faire connaître exactement ce qu'est le Mexique et ses objectifs.

« Nous sommes un peuple qui vit de son propre effort — a poursuivi le Président López Mateos —, et si l'on déforme ces vérités aux yeux de l'opinion publique, notre tâche rencontrera des incompréhensions, internes et extérieures.

« Le monde a besoin des exemples donnés par les nations qui se livrent à une action constructive par-dessus les tumultueux débats idéologiques. Telle est la façon dont doit triompher l'aspiration des collectivités qui cherchent, dans la liberté et dans l'ordre, à obtenir la reconnaissance de la dignité de l'homme et à ce que celui-ci soit mieux traité dans une société vraiment humaine qui le libérera de la pauvreté, de l'ignorance et de l'injustice.

« Si l'on juge notre pays d'une manière objective, en dépit des problèmes à résoudre et des insuffisances qui nous affligent, il faut reconnaître que l'œuvre créatrice se multiplie et que la plupart des gens se consacrent au travail. Tous les mensonges alarmistes s'évanouissent devant cette réalité pacifique et laborieuse.

« Afin de ne point perdre de vue la vérité et la réalité du Mexique, nous avons recours à la formule de conciliation, représentée par la Constitution de 1917.

« La force morale du Mexique, la validité de ses principes, la légalité de ses institutions, ne sont point l'œuvre ni l'expression d'un régime et

encore moins d'un seul homme, mais bien l'œuvre et l'expression de son histoire, de sa tradition et de son expérience. Et, pour défendre tout ceci, pour défendre le droit du peuple mexicain à bâtir son propre destin, pour faire respecter les lois qui nous régissent et pour les appliquer, nous ne saurions permettre de faire marche arrière en risquant d'amoindrir sa dignité ou d'amputer son patrimoine.

« Rien n'est plus préjudiciable, pour le bien-être de la République et la paix organique, que la lutte des idéologies extrémistes qui s'entrechoquent dans le monde et tendent à enlever au peuple du Mexique la pensée politique qu'il a su se donner par la Constitution de 1917.

« Porter atteinte à notre legs historique serait un crime que ni le peuple, ni le gouvernement ne sauraient tolérer, car ceux-ci possèdent la force morale et juridique pour appliquer la loi contre ceux qui oublient que le bien suprême du Mexique est la stricte observance de sa Constitution.

« Le Gouvernement réprimera les excès auxquels se livreraient les individus ou les groupes démagogiques, de droite ou de gauche, lesquels, en marge des mandats constitutionnels, prétendent désarticuler la vie nationale.

« Quand je dis paix, j'entends par là une paix dynamique et constructive du bien-être des masses.

« Au moment d'assumer la Première Magistrature de l'État, j'ai dit qu'il fallait une presse libre. Je suis persuadé que les journalistes mettront dans leur travail l'intérêt du Mexique au-dessus de tout. Le Gouvernement a rempli son devoir quant aux garanties et au respect de la liberté d'expression. Rien ne saurait justifier le fait que la presse ne sache pas utiliser ce droit. Vous jouissez — et vous en jouirez encore — de cette liberté, sans restriction, mais cette liberté doit servir à défendre les meilleures causes de la collectivité mexicaine, en écrivant la vérité sans la déformer.

« Depuis l'Indépendance, nous avons choisi le chemin de la liberté. Notre histoire est un abrégé des luttes qui ont été livrées pour cette liberté, et nous ne saurions permettre que l'on fasse dévier la route que le Mexique a choisie. Il ne faut pas laisser utiliser la liberté consacrée par la démocratie pour détruire celle-ci. Nous ne saurions permettre que l'on se serve de la liberté conquise par notre peuple, pour détruire sa propre liberté.

« Dans notre Continent, le Mexique marche à l'unisson de toutes les volontés libres qui cherchent passionnément, à faire de notre hémisphère un modèle d'harmonie, de coopération internationale, de respect de la souveraineté des Nations et de consolidation des institutions démocratiques. »



Manifestations Mexicaines en France

LES constantes visites d'artistes, hommes politiques, journalistes, techniciens et hommes d'affaires mexicains, sont une preuve des étroites relations culturelles et économiques existant entre la France et le Mexique. Voici un bref résumé des manifestations de ce genre, qui se sont déroulées au cours du dernier trimestre :

— L'Ambassadeur du Mexique a offert une réception en l'honneur la pianiste Luz Maria Puente, à l'occasion de son récital à l'École Normale de Musique, sous les auspices de l'Association Française d'Action Artistique.

— Un groupe de Journalistes mexicains a participé au voyage d'inauguration de la ligne Mexico-Paris par "Jet" de la compagnie Air-France.

— Un groupe de personnalités mexicaines a été reçu à l'Ambassade lors du vol inaugural Mexico-Paris du « Comet » de la compagnie de navigation aérienne Aerovias Guest México.

— L'acteur Mario Moreno (Cantinflas) s'est vu décerner la médaille d'honneur de la Ville de Paris, par M. Julien Tardieu, Président du Conseil Municipal, au moment de la projection de son dernier film sur les écrans parisiens.

— Pour la saison 1961 du Théâtre des Nations, le Ballet folklorique du Mexique s'est produit sur la scène du Théâtre Sarah-Bernhardt. Après quelques représentations hors de France, le Ballet, de retour à Paris, est passé au Théâtre National du Palais de Chaillot. Il vient d'obtenir le diplôme du Théâtre des Nations réservé au

meilleur Ensemble Folklorique pour son spectacle de chants et danses populaires.

— Le Dr Leopoldo Zea, Directeur Général des Relations Culturelles du Ministère des Affaires Étrangères, a inauguré l'Exposition du Livre mexicain et « 4.000 ans d'Architecture Mexicaine », à l'Institut des Hautes Études de l'Amérique Latine, de Paris. D'autres exemplaires de l'Exposition d'Architecture ont été présentés en province, notamment à l'Hôtel de Ville de Poitiers et au Palais de la Bourse du Havre.

— Une exposition de tableaux et sculptures de Pedro Coronel, vient de s'ouvrir à la galerie « Le Point Cardinal ».

La pianiste Luz Maria Puente
parle de son récital
à l'École Normale de Musique de Paris

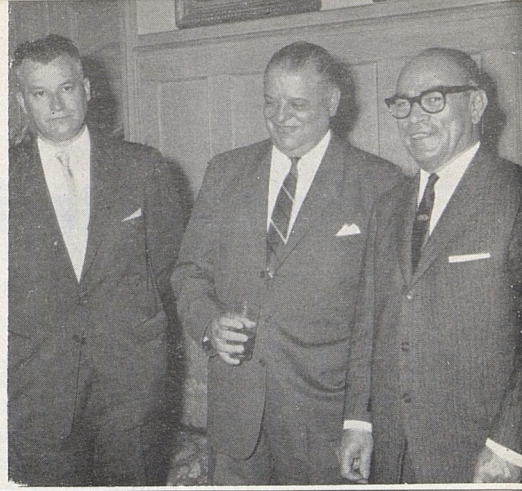




L'ambassadeur du Mexique et le peintre Pedro Coronel



L'acteur Mario Moreno complimenté par l'Ambassadeur du Venezuela



MM. Carlos Truyet et Agustin Salvat en compagnie de M. le D^r Morones Prieto

— Des gravures mexicaines contemporaines - Taller de Gráfica Popular - sont présentées à la Maison des Beaux-Arts de l'Université de Paris.

— Le Département d'Amérique du Musée de l'Homme offre aux

visiteurs une exposition de costumes mayas.

— M. Nazario Ortiz Garza, ancien ministre, président de l'Association Nationale des Vini-viticulteurs du Mexique, a été l'hôte de

l'Office International du Vin, après avoir visité la Champagne.

— M. Pascual Gutiérrez Roldan, directeur général de Petróleos Mexicanos, à la tête d'une délégation de techniciens mexicains, a visité diverses entreprises d'électricité de la région de Grenoble.

A l'Institut des Hautes Etudes de l'Amérique Latine



M. Leopoldo Zea, le Recteur et M^{me} Jean Sarrailh inaugurent l'exposition "4.000 ans d'Architecture Mexicaine"



Le Recteur de l'Université de Paris interviewé par la Radiodiffusion Française à propos de l'Exposition du Livre Mexicain

Les articles contenus dans cette publication engagent la seule responsabilité de leurs auteurs.

La reproduction partielle ou intégrale de tous nos articles et informations reste autorisée à condition qu'en soit indiquée la provenance.
Directeur de la publication : A. Garcia Formenti.

Dépôt légal en 1961 (2^e trim.)

Imd. H. Diéval
57, rue de Seine
PARIS (VI^e)

